



présente

“*Les fourberies de Scapin*”
(1671)

comédie en trois actes et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé

puis une analyse où sont examinés :

- les sources (page 5),
- l'intérêt de l'action (page 6),
- l'intérêt littéraire (page 10),
- l'intérêt documentaire (page 18),
- les personnages (page 19),
- les réflexions proposées (page 23),
- la destinée de l'œuvre (page 24),
- l'étude de deux scènes [I, 4 et II, 7] (page 27).

Résumé

Acte I

Scène 1

À Naples, le jeune Octave fait répéter à son valet, Silvestre, les «*fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux*» qui viennent bouleverser sa vie : son père, Argante, est près de revenir avec «*une fille du seigneur Gêronte*» à laquelle il veut le marier ; et il lui demande des conseils.

Scène 2

Scapin, le valet de Léandre, survenant, Octave lui fait part de la nouvelle, lui demande de le «*tirer de la peine où*» il est. Scapin se vante de son «*génie*» en matière de «*fourberies*». Octave lui indique que son père et celui de Léandre les avaient laissés, lui et Léandre, sous la direction des valets. Or, en l'absence de son père, il est tombé amoureux d'Hyacinthe, une belle jeune fille pauvre au passé mystérieux, dont les malheurs l'avaient ému, et s'est même marié avec elle.

Scène 3

Se présente Hyacinthe qui a appris la nouvelle et veut s'assurer de la fidélité d'Octave. Tous deux conjurent Scapin de «*servir*» leur amour. Il accepte, invitant Octave à faire preuve de «*fermeté*» face à son père, dont il imite le ton sévère pour voir de quelle façon son fils lui répondrait. Or on entend le père arriver, et Octave, frappé de panique, s'enfuit.

Scène 4

Argante, «*se croyant seul*», révèle qu'il est au courant de «*l'affaire*», et se demande comment les coupables essayeront de se justifier. À part, Scapin confie à Silvestre de quelle façon il va se conduire. Enfin, Argante aperçoit Silvestre et le traite ironiquement de «*beau directeur de jeunes gens*». Scapin intervient ; mais, tandis qu'il interroge poliment Argante, celui-ci continue de «*quereller*» Silvestre qui ne dit mot. Argante s'adressant enfin à lui, Scapin approuve d'abord sa colère ; puis lui recommande de ne faire «*point de bruit*» ; lui dit penser que son fils «*n'a pas tant de tort*» car «*il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire*» ; lui fait reconnaître avoir lui-même «*fait des fredaines*» dans sa jeunesse ; lui présente Octave comme une victime des circonstances car il a été contraint d'épouser, ce que, «*pour son honneur*», il ne voudra pas confesser ; signifie au père qu'il ne pourra donc pas «*rompre ce mariage*» ni déshériter son fils ; fait appel à sa bonté ! Argante termine par un accès de colère, mais regrette, à part, d'avoir perdu sa fille.

Scène 5

Scapin assure à Silvestre que, pour venir en aide aux jeunes gens, «*la machine est trouvée*», et l'invite à se déguiser en «*roi de théâtre*» et à prendre une allure énergique.

Acte II

Scène 1

Gêronte se plaint à Argante de la conduite de son fils qui vient compromettre le mariage projeté, et critique «*la mauvaise éducation que les pères*» donnent aux jeunes gens. Aussi Argante lui apprend-il que son fils pourrait bien avoir fait pire encore qu'Octave, comme le lui a laissé entendre Scapin.

Scène 2

Gêronte, seul, dit considérer que «*se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut imaginer*». Et, quand Léandre arrivant veut l'embrasser, il s'y refuse, voulant savoir ce qu'il a fait en son absence. Léandre affirme son «*innocence*», mais Gêronte évoque ce que Scapin a dit.

Scène 3

Alors que Léandre est en colère contre Scapin, étant prêt à le frapper de son épée, Octave félicite le valet et le protège. Mais Léandre l'accuse de *«perfidie»* et Scapin avoue un vol de vin, puis le vol d'une montre, enfin son agression déguisé en *«loup-garou»*. Cependant, il se défend d'avoir parlé à Géronte.

Scène 4

On annonce à Léandre que des *«Égyptiens»* menacent d'enlever sa bien-aimée, Zerbinette, s'il ne la leur achète pas *«dans deux heures»*. Il implore le *«secours»* de Scapin qui affecte d'abord de vouloir être tué par lui, avant que, pressé aussi par Octave, il demande soudain à chacun de combien d'argent il a besoin, et annonce que *«la machine est déjà toute trouvée»* pour le *«tirer»* de leurs pères, plus facilement du crédule Géronte dont il insinue qu'il n'est pas vraiment le père de Léandre.

Scène 5

Scapin aborde Argante qui ressent *«un furieux chagrin»*, et lui dit avoir trouvé un *«brave»* capable de *«faire rompre le mariage»* pour *«cinq ou six cents pistoles»*, avant d'indiquer qu'il serait possible d'obtenir une réduction à *«deux cents pistoles»*. Mais le vieillard refuse de payer cette somme, et dit préférer encore les frais d'un procès alors que Scapin lui a pourtant fait, dans une vibrante tirade, un terrible tableau du monde de la justice.

Scène 6

Se présente Silvestre déguisé en *«brave»* et menaçant directement Argante qui, tout *«tremblant»*, se cache derrière Scapin, avant de se décider à lui confier deux cents pistoles qu'il voudrait toutefois donner lui-même, ce qui permet à Scapin de feindre de se vexer, lui disant : *«Je suis un fourbe, ou je suis honnête homme»*. Ayant finalement reçu l'argent, il peut, étant seul, constater : *«Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre.»*

Scène 7

Voyant Géronte, Scapin feint de le chercher en ayant un *«visage affligé»*. Puis il lui parle de son fils, Léandre, et lui raconte qu'ils sont tous deux montés sur *«une galère turque»* où on l'emmènera captif à Alger, à moins de payer *«cinq cents écus»*. La résistance du vieillard à remettre cette somme (il demande sept fois : *«Que diable allait-il faire dans cette galère?»* - il propose à Scapin de remplacer son fils - il veut qu'il aille vendre des *«hardes»* pour obtenir la somme - il tente de diminuer celle-ci - il présente sa bourse puis la reprend) se heurte chaque fois aux arguments de Scapin qui, finalement, emporte l'argent en se promettant de se venger de *«l'imposture»* à laquelle Géronte l'a obligé.

Scène 8

Scapin remet *«deux cents pistoles»* à Octave, prétend n'avoir rien à remettre à Léandre qui s'afflige, avant que le fourbe ne le détrompe en lui demandant toutefois de pouvoir se venger de son père. Léandre va *«promptement acheter celle qu'il adore.»*

Acte III

Scène 1

Si Hyacinte se réjouit de ce qui est arrivé, Zerbinette, qui, *«tout en riant»*, est *«sérieuse»*, dit n'être pas sûre de l'amour de Léandre et craindre *«la puissance paternelle»*. Scapin essaie de la rassurer et vante l'utilité des *«difficultés»* en amour. Puis, malgré le conseil de prudence que lui donne Silvestre, il revient sur son projet de vengeance.

Scène 2

Scapin se retrouve avec Géronte auquel il fait croire qu'il court *«le péril le plus grand du monde»* car le frère de Hyacinte et ses amis, *«gens d'épée comme lui»*, veulent *«venger [son] honneur»*. *«Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.»*, vient rassurer Géronte

qui cependant implore son secours. Et, soudain, il lui conseille de se mettre dans un sac qu'il portera au-delà des ennemis. Prétendant qu'«*un spadassin*» s'approche, il se met à parler à la gasconne pour se faire menaçant, puis reprend sa voix pour rassurer Géronte auquel il fait croire qu'il a reçu des coups de bâton alors que c'est le vieillard qui les a bien reçus. Il lui annonce : «*En voici un autre qui a la mine d'un étranger*», et, cette fois, il prend un accent germanique, ce spadassin voulant donner «*ain coup d'épée dans ste sac*», mais donnant plutôt d'autres coups de bâton. Enfin, ce serait «*une demi-douzaine de soldats*» qui en voudrait à Géronte qui «*met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin*». Il «*sort du sac et Scapin s'enfuit*», poursuivi par les insultes de celui qu'il a berné.

Scène 3

Alors que Zerbinette s'amuse du «*tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent*», elle se trouve en présence de Géronte qui lui reproche de se moquer de lui. Mais il doit l'entendre lui conter, dans un long éclat de rire, l'histoire du Turc et de sa galère, par laquelle il a été trompé.

Scène 4

Silvestre reproche à Zerbinette d'avoir voulu «*babiller*».

Scène 5

Argante indique à Silvestre qu'il a compris avoir été «*fourbé*» par Scapin et son fils.

Scène 6

Argante et Géronte partagent leur «*accablement*», reconnaissent avoir été victimes de ce «*pendard de Scapin*», et promettent de se venger. Géronte mentionne une fille qui aurait pu avoir péri dans un naufrage.

Scène 7

Survient la nourrice Nérine qui avoue à Géronte qu'elle a marié Hyacinthe à Octave, et conduit les deux pères auprès de la jeune fille.

Scène 8

Silvestre prévient Scapin des «*menaces épouvantables*» des «*deux vieillards*». Mais elles ne lui font pas peur.

Scène 9

Géronte se réjouit de retrouver Hyacinthe qui n'est autre que la fille qu'il croyait avoir perdue dans un naufrage.

Scène 10

Se présente Octave auquel on parle d'un mariage avec la fille de Géronte auquel il se refuse par amour d'Hyacinthe qui est justement celle qu'on lui «*donne*». Hyacinthe ne veut pas être séparée de Zerbinette qui prie Géronte de l'excuser.

Scène 11

Léandre demande à son père de pouvoir aimer Zerbinette qui «*est de cette ville, et d'honnête famille*», et montre «*un bracelet*» que lui ont donné «*ceux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans*». Ainsi Argante retrouve sa fille.

Scène 12

On annonce que Scapin, victime d'un accident, «*se meurt*».

Scène 13

On apporte Scapin qui a «*la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé*», et qui demande pardon à ses deux victimes, qui le lui accordent, GÉRONTE le faisant d'abord toutefois en espérant qu'il mourra. Comme finalement il retire cette condition, Scapin, d'un bond, saute sur ses pieds, enlève son bandage, et les porteurs l'emmènent en triomphe «*au bout de la table*» du festin !

Analyse

Les sources

Le fond de l'intrigue des "*Fourberies de Scapin*" vient du "*Phormion*", comédie de Térence, poète latin du II^e siècle avant notre ère (auquel il est fait allusion en II, 5, quand il est question d'«*une parole d'un ancien*») qu'on peut résumer ainsi :

Deux cousins, Phédria et Antiphon, profitent de l'absence de leurs pères, Chrémès et Démiphon, pour tromper la vigilance de l'esclave Géta commis à leur garde, et pour mener à bien leurs amours. Phédria s'entiché d'une petite esclave qui vit dans la maison d'un marchand de filles, et cherche l'argent nécessaire pour la racheter. Antiphon, quant à lui, tombe amoureux d'une jeune beauté qui vient de perdre sa mère et dont personne ne sait ce qu'est devenu son père ; grâce à l'habileté du parasite Phormion, toujours à l'affût d'intrigues et d'affaires intéressantes, et qui vit aux dépens des riches, il épouse l'orpheline. Lorsque les deux pères reviennent, ils découvrent les fredaines de leurs fils. Mais la volonté qu'ils ont de les faire plier, car ils ont pour eux d'autres projets matrimoniaux, se heurte à la ruse de Phormion qui parvient à leur soutirer de l'argent et à les calmer par de fausses promesses. Les choses s'arrangent lorsqu'on apprend que la jeune orpheline n'est autre que la propre fille de Chrémès et que c'était elle précisément que le vieillard réservait pour Antiphon. Grâce à une nouvelle fourberie, Phormion parvient à conserver l'argent qu'il avait soutiré et à ridiculiser Chrémès, tout en se ménageant table ouverte chez le vieillard.

On le voit : l'intrigue de "*Phormion*" fut reprise très directement dans "*Les fourberies de Scapin*", et l'emprunt fut d'autant plus direct que nombre de scènes, voire de jeux de scènes, passèrent directement d'une comédie à l'autre.

Toutefois, Molière ne s'enferma pas dans son modèle. Il ne garda pas «l'urbanité, la délicatesse, la vraisemblance psychologique de son modèle» (Robert Jouanny dans "*Théâtre complet de Molière*"). De plus, jugeant sans doute le rythme et le ton de Térence un peu sages, il les enrichit d'autres apports. Ainsi, la scène II, 6, qui voit Silvestre, déguisé en spadassin, menacer un Argante tout tremblant qui se cache derrière Scapin vient-elle d'une scène équivalente de "*Les Bacchis*" de Plaute où le rusé Chrysale fait peur au vieillard Nicobule et lui soutire de l'argent en le mettant face à Cléomaque, un terrible soudard.

D'autre part, Molière greffa un autre rameau, totalement différent de celui de la comédie latine : celui de la farce française, de ces intermèdes bouffons et grossiers qui «farcissaient» les longues représentations des «mystères» médiévaux, en étant fondés sur des mécanismes simples : effets verbaux jouant du langage pour en tirer des plaisanteries, et effets gestuels suscitant un rire-réflexe. Ils avaient été repris au XVII^e siècle par des bateleurs comme le fameux Tabarin que Molière, enfant, était allé voir sur le Pont-Neuf. Ici, il lui reprit le gag du sac où l'on fait entrer un nigaud pour lui donner des coups de bâton (III, 2), ce qui excite un rire mécanique, et celui où Zerbinette apprend à GÉRONTE, sans savoir à qui elle s'adresse, le tour qu'on lui a joué (III, 3).

À la pièce de Cyrano de Bergerac, "*Le pédant joué*" (1654), Molière a pris la scène de la galère (II, 7), emprunt trop visible puisqu'il alla jusqu'à la citation pure et simple de la question : «*Mais qu'allait-il faire dans cette galère?*», ce qu'on lui reprocha, et ce à quoi il aurait répondu : «Je prends mon bien où je le trouve.» Toutefois, il aurait rendu hommage à Cyrano en attribuant à Scapin (III, 12) le même accident dont l'écrivain avait été victime et était mort.

Enfin, avec Scapin, il s'est surtout inspiré du «*zanni*» de la «*commedia dell'arte*», qui avait déjà été nommé Scappino (nom qui serait dérivé du verbe «scappare», qui signifie «s'échapper») par Beltame

dans sa comédie, "*L'innavertito*" (1639), qu'il avait déjà adaptée en vers dans "*L'étourdi ou Les contre-temps*" où, cependant, Scappino était devenu Mascarille. Scappino est un étourdissant meneur de jeu faisant jaillir un feu d'artifice de «lazzis», fertile en idées, en intrigues.

On a aussi avancé que le nom «Scapin» serait la contraction de «Scaramouche», nom d'un personnage du théâtre italien, et de «Turlupin», nom d'un comédien comique français.

En fait, toutes ces sources ne servirent que de point d'appui à Molière, car il transforma radicalement ses emprunts par l'utilisation qu'il en fit. Il garda de Térence les grands traits de l'intrigue ; mais il lui a, grâce à des thèmes traditionnels français ou italiens, insufflé une vie nouvelle, son valet n'étant plus le parasite qu'était Phormion parce qu'il n'est pas guidé par l'intérêt. Sa pièce, construite à partir d'éléments empruntés et disparates, offre une unité de ton qui lui est tout à fait propre.

Il aurait, vers 1649, donné une première version de sa pièce avec un texte intitulé "*Jouguenet ou Les vieillards dupés*" qui fut découvert, en 1865, à Toulouse.

L'intérêt de l'action

"*Les fourberies de Scapin*" sont à la fois une comédie d'intrigue et une farce.

* * *

La comédie d'intrigue : "*Les fourberies de Scapin*" s'inscrivaient dans la tradition de la comédie italienne que Molière avait déjà exploitée au début de sa carrière avec "*L'étourdi ou Les contre-temps*". C'est une comédie à l'italienne amusante, enlevée, endiablée, étincelante, où l'intérêt repose sur la complication croissante de la situation que l'ingéniosité de l'auteur, après avoir porté au plus haut point la curiosité du spectateur, parvient à dénouer.

Pour Robert Jouanny, c'est un scénario impeccable, animé par une «juste horlogerie», une pièce au déroulement parfait qui fait filer l'action d'un mouvement linéaire, avec une cadence éblouissante, vers sa fin.

On y trouve comme de coutume :

- quatre jeunes gens peu soumis et pleins de flamme, partis à la chasse au bonheur ;

- deux pères abusifs qui imposent leur autorité et s'opposent aux mariages.

En I, 1, l'embarras d'Octave devant le retour de son père laisse présager que, en son absence, des «choses» se sont passées.

On apprend que le malheur des temps et «certaines raisons» ont obligé le respectable Géronte à vivre sous le nom de Pandolphe ; qu'est survenu le naufrage du vaisseau où s'était embarquée sa fille que sa nourrice soudain présente, alors que, en un mois, elle a perdu sa mère et s'est pourvue d'un mari. Comment, dans tout cela, distinguer l'imaginaire, le vraisemblable et le vrai ?

Molière exploita, avec un bonheur scénique constant, les habituels procédés de la comédie à l'italienne ; dialogues où se succèdent le désespoir, la fureur, l'attendrissement, l'ironie ; retournements inattendus ; reconnaissances venues fort à propos ; échanges entre la scène et la salle à quel endroit ? ; etc.).

Molière exploita, avec un bonheur scénique constant, les habituels procédés de la comédie à l'italienne (dialogues où se succèdent le désespoir, la fureur, l'attendrissement, l'ironie ; retournements inattendus ; reconnaissances venues fort à propos ; etc.).

Molière compliqua l'action en introduisant :

- des «Égyptiens» (des Tziganes) voleurs d'enfants, qui vendent une fille avec le bracelet qui permet de la reconnaître ;

- une galère turque qui, sans être inquiétée, mouille en plein port de Naples, où se trouve un jeune Turc d'excellente mine aimablement ravitaillé en fruits savoureux, en vin des meilleurs crus.

Cependant, comme souvent chez Molière, tout se résout par une double reconnaissance opportune qui vient à la rescousse des amoureux, et rend possibles leurs mariages : les jeunes filles convoitées par Octave et Léandre sont chacune l'enfant disparue d'un des deux pères.

À observer l'intrigue de plus près, on s'aperçoit que, en fait, il y a deux intrigues car il y a deux situations vécues par deux groupes de personnages qui ont chacun leur caractère et leur fonction. Un premier groupe est formé d'un père, Argante, de son fils, Octave, de celle qu'il aime, Hyacinthe, et du valet, Silvestre. Un second groupe est composé lui aussi d'un père, Géronte, d'un fils, Léandre, de celle qu'il aime, Zerbinette, et d'un valet, Scapin. Chaque groupe évolue selon une trajectoire à la fois parallèle et décalée, comme si la ligne mélodique reposait sur le développement de deux thèmes, dont l'un serait en tonalité mineure par rapport à l'autre. Le point de départ, dans l'exposition, est fourni par la situation d'Octave et l'impuissance de Silvestre. Pour régler cette situation et pallier cette impuissance, Scapin met en place sa première fourberie touchant Argante, avec l'invention du mariage forcé. L'acte I ne met donc pratiquement en jeu que ces personnages. L'acte II expose le cas de Léandre et la situation embarrassée de Scapin à son égard. Pour régler ce nouveau cas et triompher de cet embarras, Scapin accepte d'aider Léandre, comme il l'a fait pour Octave, en faveur duquel il organise sa seconde fourberie, avec la présentation puis l'intervention du faux frère d'Hyacinthe. La ruse réussit, puisque Argante donne sa bourse. Scapin entreprend donc le même jeu avec Géronte, jeu équivalent mais accentué où la simple ruse se transforme en farce énorme : alors que, pour la première fourberie, il avait inventé un mariage par force, pour la seconde, il imagine un rapt pur et simple. La seconde fourberie, qui mettait en scène un faux «*spadassin*», fait maintenant se presser autour du second vieillard toute une troupe de soldats, et les menaces verbales deviennent avec Géronte une pluie de coups de bâton qui lui rompent le dos. Comme pour la succession de ruses, le dénouement apparaît plus rapide et moins cuisant pour Argante qui est très rapidement mis au courant, tandis que la ruse n'est découverte par Géronte qu'avec force détails que lui dévoile sans le vouloir Zerbinette. De même, le mariage Octave-Hyacinthe se trouve rapidement réglé par les confidences de la nourrice, alors que le mariage Léandre-Zerbinette tarde à trouver sa solution : les interventions successives d'Hyacinthe, de Zerbinette ou de Léandre ne donnent aucun résultat, et il faut un bracelet providentiel pour qu'enfin l'obstacle soit levé. Dernier volet du dénouement, le pardon des pères suit la même ligne : Argante pardonne le premier et sans se faire prier, alors que Géronte, ayant bien du mal à absoudre Scapin, se fait encore ridiculiser par celui-ci avant de se soumettre. Le besoin qu'a Scapin d'obtenir de l'argent pour le compte des jeunes gens, qui fournit l'occasion d'une première série de ruses, se trouve relayé par le désir de donner une leçon à la victime maladroite ; et, lorsque cette vengeance a été menée à bien, il ne lui reste qu'à trouver une ultime solution au problème que lui pose un dernier retournement de situation qui, tout en dénouant l'action du point de vue des pères et des enfants, lui permet d'affirmer sa totale suprématie. La boucle est ainsi bouclée : ayant repris du service après quelques démêlés avec la justice, Scapin fait donc ses trois petits tours, le temps de montrer qu'il n'a rien perdu de son art, et, la chose faite, tire sa révérence, en tirant derrière lui le rideau d'une comédie qu'il a menée de bout en bout avec un science consommée.

Tous les commentateurs sont d'accord pour trouver cette action invraisemblable (on peut d'abord s'étonner que des pères aient laissé leurs fils sous la gouverne de valets, et de valets aussi peu recommandables !), se sont plu à y relever toutes les entorses à la logique, n'ont pas trouvé de justification possible des incidents de l'intrigue, l'un d'eux ayant statué : «Exposition claire et simple ; scènes et même acte inutiles ; dénouement vicieux.»

Dans cette pièce, on ne se demande pas si Géronte et Argante sont de ces pères qu'on rencontre dans la vie, s'il est malaisé d'admettre qu'ils se laissent prendre au piège, ni même s'il est naturel (à vrai dire, c'est le seul point conforme à la réalité) que de jeunes garçons n'attendent pas le retour de leurs pères pour céder à de tendres sentiments.

À observer l'intrigue de plus près, on s'aperçoit que, en fait, il y a deux intrigues car il y a deux situations vécues par deux groupes de personnages qui ont chacun leur caractère et leur fonction. Un premier groupe est formé d'un père, Argante, de son fils, Octave, de celle qu'il aime, Hyacinthe, et du valet, Silvestre. Un second groupe est composé lui aussi d'un père, Géronte, d'un fils, Léandre, de celle qu'il aime, Zerbinette, et d'un valet, Scapin. Chaque groupe évolue selon une trajectoire à la fois

parallèle et décalée, comme si la ligne mélodique reposait sur le développement de deux thèmes, dont l'un serait en tonalité mineure par rapport à l'autre. Le point de départ, dans l'exposition, est fourni par la situation d'Octave et l'impuissance de Silvestre. Pour régler cette situation et pallier cette impuissance, Scapin met en place sa première fourberie touchant Argante, avec l'invention du mariage forcé. L'acte I ne met donc pratiquement en jeu que ces personnages. L'acte II expose le cas de Léandre et la situation embarrassée de Scapin à son égard. Pour régler ce nouveau cas et triompher de cet embarras, Scapin accepte d'aider Léandre, comme il l'a fait pour Octave, en faveur duquel il organise sa seconde fourberie, avec la présentation puis l'intervention du faux frère d'Hyacinthe. La ruse réussit, puisque Argante donne sa bourse. Scapin entreprend donc le même jeu avec Géronte, jeu équivalent mais accentué où la simple ruse se transforme en farce énorme : alors que, pour la première fourberie, il avait inventé un mariage par force, pour la seconde, il imagine un rapt pur et simple. La seconde fourberie, qui mettait en scène un faux «*spadassin*», fait maintenant se presser autour du second vieillard toute une troupe de soldats, et les menaces verbales deviennent avec Géronte une pluie de coups de bâton qui lui rompent le dos. Comme pour la succession de ruses, le dénouement apparaît plus rapide et moins cuisant pour Argante qui est très rapidement mis au courant, tandis que la ruse n'est découverte par Géronte qu'avec force détails que lui dévoile sans le vouloir Zerbinette. De même, le mariage Octave-Hyacinthe se trouve rapidement réglé par les confidences de la nourrice, alors que le mariage Léandre-Zerbinette tarde à trouver sa solution : les interventions successives d'Hyacinthe, de Zerbinette ou de Léandre ne donnent aucun résultat, et il faut un bracelet providentiel pour qu'enfin l'obstacle soit levé. Dernier volet du dénouement, le pardon des pères suit la même ligne : Argante pardonne le premier et sans se faire prier, alors que Géronte, ayant bien du mal à absoudre Scapin, se fait encore ridiculiser par celui-ci avant de se soumettre. Le besoin qu'a Scapin d'obtenir de l'argent pour le compte des jeunes gens, qui fournit l'occasion d'une première série de ruses, se trouve relayé par le désir de donner une leçon à la victime maladroite ; et, lorsque cette vengeance a été menée à bien, il ne lui reste qu'à trouver une ultime solution au problème que lui pose un dernier retournement de situation qui, tout en dénouant l'action du point de vue des pères et des enfants, lui permet d'affirmer sa totale suprématie. La boucle est ainsi bouclée : ayant repris du service après quelques démêlés avec la justice, Scapin fait donc ses trois petits tours, le temps de montrer qu'il n'a rien perdu de son art, et, la chose faite, tire sa révérence, en tirant derrière lui le rideau d'une comédie qu'il a menée de bout en bout avec un science consommée.

En fait, l'histoire, volontairement conventionnelle dans ses données comme dans son dénouement, se trouve reléguée au rang de prétexte, l'essentiel étant...

* * *

La farce : Elle relève de la "commedia dell'arte", Molière s'étant fait fort d'exploiter les ressources de l'arsenal latin et italien (quiproquos, lazzi, reconnaissances), mais aussi celles que lui fournissait sa propre expérience.

Le rôle central est dévolu au valet meneur de jeu, Scapin, qui est, comme l'indique bien le titre de la pièce, un fourbe qui (avec sa première et sa deuxième fourberies) trompe des vieillards crédules et souvent grotesques, et conquiert l'argent, nerf de la guerre amoureuse ; qui, ensuite (avec sa troisième et sa quatrième fourberies), défend d'abord son honneur puis sa vie ; dont le salut est favorisé par la double reconnaissance finale. La situation de base n'est là que pour faire valoir son ingéniosité, la virtuosité avec laquelle, complice des amours des jeunes gens, il se révèle capable de prouver sa maîtrise en matière de fourberies, étant prompt à se déguiser et à jouer du bâton, se montrant sans scrupules, n'hésitant pas à voler son maître et le servant autant par amour de l'aventure que pour lui faire sentir sa supériorité. C'est lui qui donne à l'action de cette comédie d'intrigue son unité.

On assiste à un jeu qui rappelle les acrobaties des clowns ; on admire l'adresse de Scapin ; on remarque que ce qui compte, c'est moins la nature des tours que joue le fourbe que leur enchaînement, l'adaptation de chacun d'entre eux à la victime choisie et les variations apportées dans leur réalisation.

On doit donc ramener la pièce aux dimensions d'un divertissement sans prétentions satiriques ou morales ; elle tire toute sa valeur de son rythme et de son invention. Le plus étonnant, c'est que Molière ait mis tout son art au service d'un exercice brillant dans lequel il s'engagea si peu. Peut-être était-ce une façon de réagir contre l'amertume qui le gagnait que de rester extérieur aux œuvres qu'il écrivait ; il retrouva un rire simple, mais au détriment de la profondeur.

On doit donc ramener la pièce aux dimensions d'un divertissement sans prétentions satiriques ou morales ; elle tire toute sa valeur de son rythme et de son invention. Le plus étonnant, c'est que Molière ait mis tout son art au service d'un exercice brillant dans lequel il s'engagea si peu. Peut-être était-ce une façon de réagir contre l'amertume qui le gagnait que de rester extérieur aux œuvres qu'il écrivait ; il retrouva un rire simple, mais au détriment de la profondeur.

Les effets farcesques abondent :

-En I, 3, Scapin, invitant Octave à faire preuve de «*fermeté*» face à son père, imite le ton sévère de celui-ci pour voir de quelle façon son fils lui répondrait.

-En II, 6, se présente Silvestre déguisé en «*brave*» et menaçant directement Argante qui, tout «*tremblant*», se cache derrière Scapin ; l'apparition de ce personnage en chair et en os permet d'emporter l'adhésion de cet interlocuteur incrédule.

-En III, 2, sommet de la farce, Scapin conseille à Géronte de se mettre dans un sac (symbolique de son aveuglement) qu'il portera au-delà des ennemis. Prétendant qu'un «*spadassin*» s'approche, il se met à parler à la gasconne pour se faire menaçant, puis reprend sa voix pour rassurer Géronte auquel il fait croire qu'il a reçu des coups de bâton alors que c'est le vieillard qui les a bien reçus. Il lui annonce : «*En voici un autre qui a la mine d'un étranger*», et, cette fois, il prend un accent germanique, ce spadassin voulant donner «*ain coup d'épée dans ste sac*», mais donnant plutôt d'autres coups de bâton. Enfin, ce serait «*une demi-douzaine de soldats*» qui en voudrait à Géronte qui «*met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin*». Alors que les menaces proférées par un spadassin faux mais bien réel en restaient à l'état virtuel avec Argante, les menaces désormais lancées par des spadassins tout aussi faux, mais totalement irréels puisque se réduisant au seul Scapin, donnent, elles, un résultat tout à fait tangible, avec les coups portés sur le dos du malheureux Géronte qui se trouve dans le sac où il a bien voulu se laisser enfermer.

-En III, 3, par mégarde, Zerbinette raconte à Géronte, dans un long éclat de rire, l'histoire du Turc et de sa galère, par laquelle il a été trompé.

Et, tout au long de la pièce, se succèdent les gestes comiques exagérés avec le risque de les réduire à une mécanique parfaite.

Robert Jouanny a pu constater : «Le rideau tombe quand Scapin juge bon de clore le divertissement, ou plutôt la démonstration.»

On peut estimer qu'avec «*Les fourberies de Scapin*», Molière donna son chef-d'œuvre à la «*commedia dell'arte*».

Mettre l'accent sur l'ingéniosité du valet fait de la comédie un jeu gratuit, une célébration du théâtre pour le théâtre, sans implication morale ou satirique. On peut considérer que, le jeu tenant la première place dans cette pièce étourdissante où le meneur de jeu lance vivement l'action, Molière ne voulut qu'une éblouissante célébration du jeu théâtral, de la gloire du théâtre, le sujet étant en fait l'art du théâtre, l'exaltation théâtrale, le plaisir du théâtre, l'enfance du théâtre, le théâtre à l'état pur. Son objectif premier fut de faire rire, et le rire nous emporte, nous laisse heureux d'avoir ri d'un rire franc. Loin de cette amertume qu'inspirent d'autres comédies de Molière, nous applaudissons, en spectateurs sensés et bien portants, à la ruse qui se joue de la bêtise et de l'avarice.

* * *

«*Les fourberies de Scapin*» étant une pièce en trois actes, l'action y apparaît nécessairement plus complexe que dans une simple farce, mais elle se développe aussi dans un cadre forcément plus restreint que les cinq actes habituels des grandes comédies. Le choix du découpage impose ainsi un rythme particulier qui est fait d'extrême rapidité, Molière ayant choisi de concentrer un grand nombre de péripéties dans un ensemble de seulement 24 scènes.

L'acte I est celui de l'exposition et du lancement de l'action. Tout est, de ce moment, en place : d'un côté, un problème à résoudre ; de l'autre, le seul personnage capable, par son ingéniosité, d'apporter une solution. L'intrigue ainsi nouée présente deux composantes, l'une qui fournit l'occasion (les implications familiales des amours des deux jeunes hommes), l'autre qui apparaît comme le fond même de l'action (la possibilité pour Scapin de montrer ce qu'il sait faire, de prouver par les actes son génie de la fourberie qui, «le besoin créant la fonction, devient la faculté maîtresse, la vertu cardinale qui permet au valet de s'affirmer face à l'obstacle et à l'adversaire» (Alfred Simon).

L'acte II est celui de l'action. Scapin réussit à extorquer de l'argent aux pères des jeunes gens, et tout serait terminé s'il ne relançait pas l'action en décidant de se venger de Géronte qui, involontairement, l'a contraint à confesser ses tours pendables.

L'acte III est celui du parachèvement de la ruse, et du dénouement. Or, si Scapin a, à la scène 2, réalisé sa vengeance, il a été découvert par Géronte, et doit donc pratiquement ne plus réapparaître jusqu'à la fin de l'acte pour deux raisons : la prudence, bien sûr ; mais aussi le fait que l'intrigue familiale se trouve réglée d'elle-même, en dehors de lui. La grande fourberie qu'il a mise en place à l'acte I trouve son achèvement avec les lamentations des deux vieillards bernés et rêvant de se venger sur un coupable qui s'est esquivé. Mais l'intrigue familiale n'est pas réglée ; les scènes 7 à 11 apportent la solution, par les moyens traditionnels de la comédie : des reconnaissances. Les deux mariages, celui déjà contracté et celui à venir, trouvent l'agrément des deux pères ; l'affaire de famille est donc réglée. Reste Scapin, coupable de fourberie, qui risque de faire les frais de cet arrangement entre les pères et leurs fils ; seule une ruse peut donc le sauver, le laver de ses ruses précédentes, et lui permettre, après avoir triomphé des hommes, de triompher aussi des événements.

* * *

L'étude de l'action ne doit pas se porter sur la question de savoir où l'on arrivera mais sur celle de savoir comment on y arrivera, ce qui explique le mot de Jouvot : «La logique de la pièce est dans le fonctionnement du piège et non dans le sort réservé à la proie.» Il faut se laisser aller à cette «action dévorante» (Copeau) poussée par ce que Audiberti qualifia d'«ivresse dionysiaque», tandis que Ghéon porta ce jugement : «Le metteur en scène est avant tout chorégraphe car presque toutes les comédies de Molière, même celles que ne comportent pas de divertissement proprement dit, sont conçues comme des ballets, dans un sens à la fois plastique et dynamique. Elles semblent être faites pour être dansées sur la musique du texte, une sorte d'improvisation libre et réglée où le mouvement et le bond naîtraient ensemble de concert.» (*'L'art du théâtre'*, page 90). Dans *'Les fourberies de Scapin'* surtout, le mot «action» revêt son sens premier et latin d'expression mimique des sentiments.

L'intérêt littéraire

Pour l'apprécier, distinguons la langue et le style.

*
* *

La langue de la pièce étant celle du XVII^e siècle, certains mots nécessitent des explications :

- «*abord*» (I, 3) : «approche, arrivée» (*'Dictionnaire'* de Richelet) ;
- «*accommoder*» (II, 5 - III, 1 - III, 8) : «arranger» ;
- «*affaire*» (III, 2) : «chose» ; «*point d'affaire*» (I, 2) : «rien à faire» - «peine perdue» ;
- «*affidé*» (I, 5) : «à qui l'on peut faire confiance» ;
- «*ajuster*» (II, 5 - III, 1) : «arranger» - «accommoder» (*'Dictionnaire de l'Académie'*) ;
- «*amant*» (I, 1 - III, 4) : «qui aime et qui est aimé» (*'Dictionnaire'* de Richelet) - «prétendant» ;
- «*amitié*» (II, 7) : «affection qu'on a pour quelqu'un» (*'Dictionnaire'* de Furetière) ;
- «*appointement*» (II, 5) : «copie du jugement provisoire qui remet à une date ultérieure la décision de l'affaire» ;
- «*après à*» (II, 5) : «on dit "Il est après faire telle chose" pour dire qu'il y travaille actuellement» (*'Dictionnaire'* de Furetière) - cette formulation est encore en usage au Québec ;

-«**arrêt**» (II, 5) : «jugement définitif» - d'où «**arrêter**» (III, 1) ;

-«**assassiner**» (I, 1) : «se dit hyperboliquement pour dire : importuner beaucoup» (*"Dictionnaire" de Furetière*) , «réduire au désespoir» ;

-«**assurer**» (III, 1) : «rassurer» ;

-«**attaquer d'amitié**» (III, 1) : «manifester son affection» ;

-«**avanie**» (II, 4) : «traitement humiliant» - «grande honte qu'on fait à quelqu'un» (*"Dictionnaire" de Furetière*) ;

-«**avenues**» (III, 2) : «accès» - «passage, endroit par où on arrive en quelque lieu» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«**aviser**» (II, 1 - II, 7) : «prendre une décision» ;

-«**babiller**» (III, 3) : «parler beaucoup d'une manière enfantine», «bavarder» ;

-«**bailler**» (II, 5) : «donner» ;

-«**baragouineux**» (III, 2) : «baragouineur» - «qui parle une langue qu'on ne comprend pas» ;

-«**baste**» : (I, 2) : «il suffit» - «c'est assez» ;

-«**battre la campagne**» (II, 5) : «délirer», «divaguer» ;

-«**beau**» : «**tout beau**» (III, 2) : interjection pour arrêter, pour imposer silence ;

-«**béâtre**» (III, 2) : «gros gueux qui mendie par fainéantise» (*"Dictionnaire" de Furetière*) ;

-«**besoin**» : «**avoir bon besoin**» (I, 1) : «avoir bien besoin» ;

-«**biais**» (II, 1) : «moyen détourné» ;

-«**le bien**» (III, 1) : «l'argent» ;

-«**botte**» (II, 6) : «attaque portée à un adversaire avec un fleuret, une épée ou un sabre» ;

-«**branler**» (III, 2) : «remuer», «bouger» ;

-«**brassière**» (I, 2) : «petite chemisette de femme qui sert à couvrir les bras et le haut du corps» (*"Dictionnaire" de Furetière*) ;

-«**brave**» (II, 5) : «se prend aussi en mauvais part, et se dit d'un bretteur, d'un assassin, d'un homme qu'on emploie à toutes sortes de méchantes actions» (*"Dictionnaire" de Furetière*) ;

-«**de but en blanc**» (I, 4) : «directement de la butte (de tir à l'arc) au blanc (de la cible) » ; «du premier coup» ;

-«**butor**» (I, 2) : «maladroit» (le butor est un échassier de forme trapue et lourde) ;

-«**ça**» (I, 3) : mot employé «pour exciter et encourager à faire quelque chose» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«**cadédís**» (III, 2) : juron gascon ("cap de Dieu" = "tête de Dieu") ;

-«**celui-là**» (I, 4) : «ce tour là» ;

-«**chagrin**» (I, 2 - II, 5) : sens fort : «tourment», «forte contrariété» ; d'où «**chagriner**» (II, 5) ;

-«**chapitré**» (I, 4) : «réprimandé» ;

-«**charge**» : «**à la charge que**» (III, 13) : «à condition que» ;

-«**cheval de service**» (II, 5) : bon cheval, qui rend service ;

-«**civilités**» (II, 7) : «bonnes manières à l'égard d'autrui» (Littré) ;

-«**clerc**» (II, 5) : «commis de justice» ;

-«**cœur**» (I, 4 - II, 3 - II, 6) : «courage» ;

-«**collation**» (II, 7 - III, 3) : «petit repas que les catholiques font au lieu de souper les jours de jeûne ; puis repas donné par politesse ou par galanterie» ;

-«**composer**» (I, 3) : «concerter sa mine, son geste, etc., l'accommoder à l'état où l'on veut paraître» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«**conseil**» (II, 5) : «consultation de l'avoué» ;

-«**considération**» (II, 5) : «signifie encore circonspection, prudence, discrétion» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«**consolatif**» (I, 2) : «qui console» ;

-«**constant**» (I, 3) : «qui se maintient par un effort de courage» ;

-«**consulter**» (I, 2) : «délibérer, avec une nuance d'incertitude» - «être irrésolu, incertain quel parti on doit choisir» (*"Dictionnaire" de Furetière*) ;

-«**contenter**» (II, 3) : «satisfaire complètement» ;

-«**contrôle**» (II, 5) : «enregistrement des documents» ;

-«*contumace*» (II, 5) : «refus de comparaître, de se présenter en justice» (*"Dictionnaire"* de Richelet) ;

-«*cornette*» (I, 2) : «coiffe ou linge que les femmes mettent sur la tête, et quand elles sont en déshabillé» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*coureuse*» (III, 10) : «vagabonde» ;

-«*courir comme une Basque*» (III, 2) : «on le dit proverbialement pour dire marcher vite et longtemps parce que ceux de Biscaye sont en réputation pour cela» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*courroux*» (III, 8) : «colère» ;

-«*dans le pas d'un cheval*» (II, 7) : «sur la route».

-«*délibérer*» (III, 8) : «décider» ;

-«*dépît*» (II, 1 - II, 3) : «sorte de colère courte, fâcherie, déplaisir» (*"Dictionnaire"* de Richelet) ;

-«*se dépîter*» (I, 2) : «s'irriter violemment» ;

-«*déportement*» (I, 3 - II, 1) : «conduite et manière de vivre. On le dit, en bonne et mauvaise part, de bonnes ou mauvaise mœurs» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*diantre*» (II, 5 - II, 7 - II, 8 - III, 2) : juron qui est l'atténuation de «diable» ;

-«*directeur*» (I, 4) : «directeur de conscience» qui dirige les actions d'une personne et qui, d'habitude, était un ecclésiastique ; ici, il faut plutôt se référer aux usages de l'Antiquité où l'esclave pédagogue avait mission de précepteur ;

-«*discours*» (I, 4) : «propos» ;

-«*disgrâce*» (I, 4 - II, 7 - III, 6) : «signifie aussi infortune, malheur» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«*divertir*» (II, 7) : sens étymologique : «détourner» ;

-«*donner*» (II, 6) : en escrime, «aller à la charge contre l'ennemi» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) - «attaquer hardiment» ;

-«*doute*» : «*sans doute*» (I, 2 - II, 1) : «assurément», «sans aucun doute» ;

-«*drôle*» (I, 4) : «bon compagnon, homme de débauche, prêt à tout faire, plaisant, gaillard» (*"Dictionnaire"* de Furetière) - «*faire de son drôle*» : à rapprocher de notre expression : «faire des siennes» ;

-«*s'échapper*» (III, 4) : «s'emporter inconsidérément à dire ou à faire quelque chose contre la raison ou la bienséance» (*"Dictionnaire de l'Académie"*) ;

-«*échiner*» (II, 5 - II, 6) : «tuer, massacrer, assommer, rompre l'échine» (*"Dictionnaire"* de Furetière) - «casser les reins» ;

-«*écu*» (II, 4 - II, 7) : monnaie qui, en argent, valait 3 livres (comme on le voit en II, 7 : 500 écus = 1500 livres) ; en or, valait 10 livres ;

-«*ennemi capital*» (II, 6) : «ennemi mortel», qui en veut à la tête ;

-«*entendre*» (I, 2 - II, 1) : «comprendre, concevoir en son esprit, avoir l'intelligence de quelque chose» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«*épices*» (II, 5) : «gratifications versées à un juge» ;

-«*esquif*» (II, 7 - III, 3) : «petite barque» ;

-«*étrivières*» (II, 5) : «courroies, lanières d'étriers, mais aussi de fouet» ;

-«*expédition*» (II, 5) : «copie légale de toutes les pièces d'un procès» ;

-«*exploit*» (II, 5) : acte judiciaire signifié par un huissier - assignation à comparaître ;

-«*fabrique*» (I, 2) : «invention» ;

-«*faquin*» (II, 6) : de l'italien «facchino» : «porte-faix» - terme de mépris ;

-«*fat*» (III, 2) : «sot, sans esprit, qui ne dit que des fadaises» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*fers*» (II, 7) : qu'on imposait aux prisonniers aux poignets et aux chevilles ;

-«*feux*» (I, 2 - I, 3) : style précieux : «se dit poétiquement pour signifier la passion de l'amour» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«*fiéffé*» (II, 6) : «qui possède sa caractéristique comme un fief, c'est-à-dire d'une façon parfaite» ;

-«*fièvre quartaine*» (II, 5) : «fièvre qui revient tous les quatre jours» ;

-«*foi*» (I, 3 - III, 1) : «fidélité» ;

-«*fondante*» (I, 2) : jusque vers la fin du XVIII^e siècle, le participe présent pouvait s'accorder au nom auquel il se rapportait ;

-«*force*» : «*la force à la main*» (I, 4) : «la force des armes», «l'épée» ;

-«fortune» (II, 5) : «sort» - «bonne fortune» : en II, 6 : «bonne chance», «bien du bonheur» ; en III, 2 : «bonne aventure» - «pousser sa fortune» (I, 4) : «continuer et rendre décisive sa bonne fortune en galanterie» (*"Dictionnaire"* de Littré) - «imputer à bonne fortune» (II, 5) : «considérer que c'est une chance» ;

-«fourber» (III, 5) : «tromper» ;

-«fredaine» (I, 4) : «écart de conduite par folie de jeunesse» (*"Dictionnaire"* de Littré) ;

-«furieux» (II, 5) : «signifie aussi prodigieux, excessif, extraordinaire dans son genre» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«futaine» (I, 2) : «étoffe de lin et de coton» ; «on s'en sert pour faire des camisoles, pour couvrir des matelas» (*"Dictionnaire"* de Furetière, 1690) ;

-«galant» (I, 2) : «habile» ;

-«galanterie» (I, 2) : «se dit parfois ironiquement des actions d'une fourberie adroite» (*"Dictionnaire"* de Furetière, 1690) - (I, 4) : «intrigue d'amour» ;

-«garde» : «n'avoir garde» (I, 4) : «n'avoir pas la volonté, le pouvoir», «être bien éloigné de» ;

-«garder» (III, 2) : «prendre garde qu'une chose n'arrive» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) - «en donner à garder» (I, 3) : «c'est en faire accroire» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«génie» (II, 4) : «don naturel» (latin "ingenium") - «signifie aussi l'inclination ou disposition naturelle, ou le talent particulier de chacun» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«gentillesse» (I, 2) : «traits d'esprit», «tour adroit» ;

-«gibet» (III, 3) : «potence où l'on exécute les condamnés à la pendaison» ;

-«gloser» (II, 1) : «il signifie figurément donner un mauvais sens à quelque action, à quelque discours d'une personne, la censurer, la critiquer» ;

-«grosse» (II, 5) : «copie des pièces d'un procès faite en grosse écriture, d'après les minutes (en écriture menue)» ;

-«hardes» (II, 7 - III, 2) : «ce qui sert à l'habillement ou à la parure d'une personne» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ; le terme n'était pas péjoratif ; il semble qu'il s'agisse de ce que peut porter une seule personne sous forme de paquet ;

-«heure» : «tout à l'heure» (II, 6 - II, 7 - III, 3) : «tout de suite» ;

-«hautement» (III, 2) : «ouvertement», «publiquement» ;

-«impertinence» (III, 3) : «folie» ;

-«impertinent» (II, 5 - III, 3) : «qui parle ou qui agit contre la raison» ; «qui se dit aussi des actions contraires à la raison, à la bienséance» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«industrie» (III, 3) : «adresse de faire quelque travail» (*"Dictionnaire de l'Académie"*) ;

-«innocent» (I, 2) : «imbécile sans défense» ;

-«insulte» (II, 4) : «attaque qu'on fait à quelqu'un par surprise et le plus souvent sans sujet» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«interdit» (I, 3) : «très étonné» ;

-«s'intéresser pour» (I, 4) : «prendre délibérément parti pour» ;

-«jambe» : «par-dessous la jambe» (I, 2) : «sans peine» ;

-«joli» (I, 2) : «plaisant», «spirituel» ;

-«se jouer à» (II, 6) : «attaquer mal à propos» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«jour» (I, 3) : «se prend aussi figurément pour la vie» (*"Dictionnaire de l'Académie"*) ;

-«journée» (II, 5) : «rémunération de l'avoué» ;

-«jurer le Ciel que» (II, 3) : «attester le Ciel que» ;

-«ladre» (III, 3) : «avare» ;

-«laisser» : «ne pas laisser de» (I, 2) : «ne pas céder de» - «ne pas s'abstenir de» ;

-«lieu de sûreté» (I, 4) : «prison» ;

-«livrer quelqu'un pour» (II, 4) : «le considérer comme» ;

-«loup-garou» (II, 3) : homme maléfique, métamorphosé en loup, qui erre la nuit et attaque les passants ;

-«machine» (I, 2 - I, 4) : «ruse» ; «se dit figurément en choses morales des adresses, des artifices dont on use pour avancer le succès d'une affaire» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ; «machination» ; «intrigue» ;

-«*malavisé*» (III, 3) : «qui n'est pas avisé, qui agit sans discernement, **étourdi**, **imprudent**» ;

-«*mander*» (I, 1) : «faire venir» ;

-«*manne*» (II, 7) : «panier profond, à deux anses» ; «panier d'osier plus long que large où l'on met le linge, la vaisselle» (*"Dictionnaire"* de Littré) ;

-«*manquer à*» (II, 5 - II, 7) : «ne pas réussir» ;

-«*maraud*» (I, 4 - II, 6) : «vaurien» ;

-«*méchant*» (I, 2) : pauvre - (II, 3 - II, 5 - III, 1) : «mauvais» ;

-«*mine*» : «*avoir la mine de*» (I, 1) : «avoir l'air de quelqu'un» - «faire l'effet de» ;

-«*morbleu*» (II, 6) - «*mordi*» (III, 2) : juron, altération de «mort à Dieu» ;

-«*moriginer*» (II, 1) : «instruire aux bonnes mœurs» (*"Dictionnaire"* de Furetière) sans idée de réprimande ;

-«*nenni*» (III, 2) : négation de style populaire ;

-«*objet*» (I, 2) : «toute chose (y compris les êtres animés) qui affecte les sens et, spécialement, la vue» ; ici, la femme aimée» ;

-«*obligé*» (II, 5) : «amené à rendre la politesse ou le service reçu» ;

-«*office*» : «*faire son office*» (I, 4) : «produire son effet naturel» ;

-«*par*» : «*C'est par cette raison*» (I, 3) : «c'est pour cette raison» ;

-«*parbleu*» (II, 6) : juron ; altération de «par Dieu» ;

-«*par la mort ! par la tête ! par le ventre !*» (II, 6) : juron où il n'est pas ajouté : «du Christ !» ;

-«*partie*» (I, 5) : adversaire en justice ;

-«*passer la plume par le bec*» (III, 5) : «frustrer quelqu'un de ce qu'il espérait» ; l'expression vient du fait qu'une plume était passée à travers des ouvertures qui sont à la partie supérieure du bec d'un oiseau, dit «bridé», pour l'empêcher de passer des haies ou d'entrer dans les jardins ;

-«*pendard*» (I, 3 - I, 4 - II, 3 - II, 4 - II, 7 - III, 3 - III, 5 - III, 6) : «coquin», «fripon», «qui mériterait d'être pendu» ;

-«*penser*» (II, 3) : «signifie aussi être sur le point de» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«*peste*» (I, 2 - II, 3 - III, 2) : juron ;

-«*pièce*» : «*jouer une pièce à quelqu'un*» (III, 6) : «lui faire affront, lui causer quelque dommage» (*"Dictionnaire de l'Académie française"*) ;

-«*pied*» : «*prendre le pied de*» (I, 3) : «profiter de la faiblesse de quelqu'un pour...» ;

-«*pistole*» (II, 4) : monnaie qui valait 10 livres ;

-«*pointe*» : «*suivre sa pointe*» (III, 10) : «se dit d'un dessein qu'on a fait, d'une résolution constante» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*poursuite*» : «*se rendre à la poursuite de quelqu'un*» (I, 4) : «accepter ses avances» ;

-«*pousser*» (II, 6) : en escrime, «donner un coup d'épée» ;

-«*pousser à bout quelqu'un*» (I, 4) : «arriver à ses fins» avec lui, et non, comme aujourd'hui, «l'exaspérer» ;

-«*présentation*» (II, 5) : «déclaration au greffe de l'avoué» ;

-«*procuration*» (II, 5) : «prise en charge de son client par le procureur» ;

-«*procureur*» (II, 5) : «avoué», «avocat» ;

-«*production*» (II, 5) : «présentation des pièces du procès» ;

-«*protester de violence*» : (I, 4) : «se plaindre d'avoir été contraint», «déclarer solennellement qu'on nous a fait violence» ;

-«*quand ce serait*» (I, 4) : «même si c'était» ;

-«*quartaut*» (II, 3) : le quart d'un muid, la mesure utilisée pour les grains et les liquides, et qui, à Paris, valait 268 litres ; le quartaut valait donc 67 litres ;

-«*quartier*» : «*point de quartier*» (II, 6) : «refus de toute pitié» ;

-«*quereller*» (I, 4) : «se dit absolument, soit dans le sens de faire querelle, soit dans le sens de gronder» (*"Dictionnaire"* de Littré) ;

-«*raison*» (I, 4) : «se dit aussi de la réparation de quelque injure (=injustice) reçue» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

-«*raisonnable*» (II, 5) : «signifie aussi qui est au-dessus du médiocre (= moyen, ordinaire)» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;

- «*rapporteur*» (II, 5) : «qui fait enquête et fait un rapport» ;
- «*ravissant*» (II, 5) : «qui ravit par force» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*); l’image des griffes rappelle «les chats fourrés» de Rabelais qui «ont aussi les griffes tant fortes, longues et acérées, que rien ne leur échappe depuis qu’une fois l’ont mis entre leurs serres» (*“Livre quint”*, chapitre XI) ;
- «*régale*» (III, 2) : «se dit du divertissement qu’on donne à ses amis» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*renoncer quelqu’un*» (II, 2) : «le renier» ;
- «*ressort*» (I, 2) : «moyen» ;
- «*requérir*» (II, 7) : se disait pour «quérir» (= demander) mais avec l’idée qu’on demande parce qu’on en a le droit ;
- «*rêver*» (II, 5) : «signifie aussi penser, méditer profondément sur quelque chose» (*“Dictionnaire de l’Académie”*) - (II, 7) : «divaguer» ;
- «*rien*» (II, 1) : «quelque chose» (latin “rem”) ;
- «*roué*» (II, 6 - III, 2) : «soumis au supplice de la roue où le condamné, ligoté sur une roue, voyait ses membres brisés un à un» ;
- «*ruse galante*» (I, 2) : «spirituelle», «habile» ; «se dit parfois ironiquement des actions d’une fourberie adroite» (*“Dictionnaire”* de Furetière) ;
- «*sac*» (II, 5) : «ensemble des pièces d’un procès» ;
- «*sang*» : «*par la sang*» (II, 6) : juron ; le féminin s’explique par la contamination par d’autres jurons, notamment «par la mort de Dieu», «par la tête de Dieu», «par le ventre Dieu» ;
- «*sens*» (II, 7) : «bon sens» ;
- «*sergent*» (II, 5) : «huissier» ;
- «*serrer*» (II, 5) : «saisir et faire souffrir» ;
- «*soins*» (II, 5 - III, 7) : «se dit aussi des soucis, des inquiétudes» (*“Dictionnaire”* de Furetière) ;
- «*solliciter*» (II, 5) : «signifie aussi presser le jugement d’une affaire» (*“Dictionnaire”* de Furetière) ;
- «*sorte*» : «*bonne sorte*» (III, 1) : «en respectant la décence et la moralité» ;
- «*souffrir*» (I, 2 - II, 2 - II, 5 - II, 6 - III, 2) : «accepter» ;
- «*soûl*» : «*tout mon soûl*» (I, 4) : «autant que je veux» ;
- «*soutenir*» (II, 6) : «résister à quelque attaque» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*spadassin*» (III, 2) : «tueur à gages» ;
- «*sus*» (II, 6) : «interjection dont on se sert pour exhorter, pour inciter» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*tôt*» (III, 2) : «promptement», «vite» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*tout à l’heure*» (II, 2 - II, 3 - II, 7 - III, 2 - III, 3) : «sur l’heure, présentement» (*“Dictionnaire”* de Richelet) ;
- «*trait*» (II, 3) : «tour» ;
- «*traits*» (III, 11) : «écriture» ;
- «*transport*» (I, 2 - II, 2 - II, 7) : «forte émotion» ;
- «*traverse*» (II, 5) : «événement inattendu et malheureux» ;
- «*traverser*» (III, 1) : «empêcher de faire quelque chose en suscitant des obstacles» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*vélître*» (III, 2) : «bélître», «gueux qui mendie» ;
- «*venue*» (III, 1) : «arrivée» ;
- «*vilain*» (III, 3) : «signifie aussi quelquefois avare» (*“Dictionnaire de l’Académie française”*) ;
- «*vœu*» (I, 2) : «amour» (style précieux).

En III, 2, Molière s’est plu aussi à déformer le français en le teintant de :

- parler gascon dont la marque est l’interversion des “v” et des “b” ; d’où «*abantage*» pour «avantage» ; mais «*adiusias*» serait «adieu» en provençal ;
- accent germanique : «*parti*» au lieu de «pardi».

*
* *

Le style :

La joie du geste comique se retrouve dans la virtuosité de l'écrivain qui, après l'amertume du rire qu'il avait manifestée dans "George Dandin", dans "L'avare" et dans "Monsieur de Pourceaugnac", redevint gai, exprima un rire vraiment, pleinement, joyeux, laissa libre cours à une imagination verbale étincelante en composant de vifs dialogues ayant lieu le plus souvent entre deux personnages se faisant face, en utilisant d'ailleurs toutes les combinaisons possibles : Octave-Silvestre pour exposer la situation ; Scapin-Octave et Scapin-Léandre pour nouer l'action ; Scapin-Silvestre pour préparer la ruse ; Géronte-Léandre pour montrer l'opposition entre père et fils ; Octave-Hyacinthe pour traduire l'amour et Hyacinthe-Zerbinette pour traduire l'amitié ; Argante-Géronte pour débattre des affaires et des différends entre les pères ; et, bien sûr, à plusieurs reprises, Scapin-Argante et Scapin-Géronte pour assurer le triomphe de la fourberie.

Comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés. Il déploya toute une variété de tons : lyrisme, éloquence, sécheresse, sous-entendus. Cependant, la pièce se caractérise par un fort comique verbal qui tient à :

- la moquerie à l'égard du langage précieux prêté à Octave et Hyacinthe («*J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.*» [I, 3]);
- la verve de Scapin qui est surtout déployée dans deux scènes délirantes (II, 7 et III, 3).

Dans l'élaboration de la langue comique (énumérations, répétitions, symétries, baragouins),

À ses personnages, Molière prêta divers effets littéraires :

-Des hyperboles :

-Celles d'Octave :

-Il se plaint souvent : «*Je suis assassiné par ce maudit retour*» (I, 1) - «*Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison*» (I, 1) - «*Je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.*» (I, 2) - «*Je suis perdu*» (I, 4). Des «nouvelles» lui ont «*donné une atteinte cruelle*» (I, 3). Il éprouve «*une aversion effroyable*» pour l'épouse qu'on lui destine (I, 3).

-Il demande «*un secours merveilleux*» (I, 3), disant : «*Je croirais t'être redevable de plus que la vie.*» (I, 2).

-Il avait trouvé que les «paroles» d'Hyacinthe étaient «*les plus spirituelles du monde*» (I, 2). Elle était pour lui «*la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir*» (I, 2).- «*elle brillait de mille attraits*» (I, 2) - «*sa douleur était la plus belle du monde*» (I, 2) - «*il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel*» (I, 2) - «*un barbare l'aurait aimée*» (I, 2). Il lui déclare : «*je vous aimerai jusqu'au tombeau*» (I, 3) - «*vos larmes me tuent, et je ne puis les voir sans me sentir percer le cœur.*» (I, 3). Il affirme : «*Je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinthe.*» (III, 10).

-Celles de Silvestre :

- Il craint «*un nuage de coups de bâton qui crèvera sur [ses] épaules*» (I, 1).

-Il dit d'Octave : «*Son cœur prend feu*» (I, 2) - «*Il ne saurait plus vivre*» (I, 2).

-Celles de Scapin :

-Il se vante : «*Il y a peu de choses qui me soient impossibles.*» (I, 2) - «*J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau.*» (I, 2) - «*On n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues.*» (I, 2) - «*Je n'étais pas plus grand que cela que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis.*» (I, 2). Il estime que son idée du sac est «*la meilleure du monde*» (III, 2).

-Il qualifie Géronte d'«*avare au dernier degré*» (II, 4).

-Il dénonce «*ces gens qui [...] ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avalier un verre de vin.*» (II, 5).

-Il prétend qu'on lui a demandé «*des choses par-dessus les maisons*» (II, 5).

-Décrivant à Argante le monde de la justice, il lui conseille : *«Sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.»* (II, 5).

-Il raconte que lui et Léandre, sur la galère, échangèrent *«mille civilités»*, burent d'un vin qui était *«le meilleur du monde.»* (II, 7).

-Il fait croire à Géronte qu'il court *«le péril le plus grand du monde»* et qu'il *«tremble»* pour lui *«depuis les pieds jusqu'à la tête»* (III, 2).

-Celle d'Hyacinte :

-Elle déclare : *«je mourrai, si ce malheur m'arrive.»* (I, 3).

-Celles d'Argante :

-Il estime avoir *«tous les sujets du monde d'être en colère»*, et rejette *«une raison la plus belle du monde»* (I, 4).

-Il ressent *«un furieux chagrin»* (II, 5).

-Il confie à Géronte qu'il est *«dans un accablement horrible»* (III, 6).

-Celles de Géronte :

-Il considère que *«se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut imaginer»* (II, 2).

-Il se plaint : *«Ah ! le p nard de Turc, m'assassiner de la façon !»* (II, 7). Et, sortant du sac, il lance à Scapin : *«Tu m'assassines.»* (III, 2).

-Il confie à Argante qu'il est *«accablé de disgrâce»* (III, 6).

-Il repousse Zerbinette qui lui a dit *«mille sottises»* (III, 10).

-Celles de Léandre :

-Il traite Scapin de *«coquin qui doit, par cent raisons être le premier à cacher les choses»* (II, 3). Mais, plus loin, il voit en lui *«ce génie admirable qui vient à bout de toute chose»* (II, 4).

-Ne recevant pas d'argent de lui, il s'afflige : *«Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre si Zerbinette m'est  t e.»* (II, 8).

-Celles de Zerbinette :

-Elle parle d'*«un conte»*, *«le plus plaisant qu'on puisse entendre»* (III, 3).

-Pour elle, Géronte est *«le plus vilain homme du monde»* car il *«ne peut se résoudre à tirer»* l'argent *«de ses entrailles»*, *«la peine qu'il souffre»* lui faisant *«trouver cent moyens ridicules pour r avoir son fils»* (III, 3).

-Au contraire, Scapin *«mérite toutes les louanges qu'on peut donner»* (III, 3).

-Des métaphores :

-Octave craint de voir *«fondre sur»* lui *«un orage soudain d'impétueuses réprimandes.»* (I, 1).

-Silvestre voit *«se former de loin un nuage de coups de béton qui crèvera sur [ses] épaules.»* (I, 1).

-Octave demande à Scapin de *«prendre la conduite de [leur] barque»* (I, 3).

-Silvestre craint les *«gens qui aboient après»* Scapin (I, 5).

-Scapin signale les *« tranges épines»* du monde de la justice où on trouve des *«animaux ravissants par les griffes»* (II, 5).

-Il propose à Argante de *«donner un soufflet au meilleur droit du monde»* qui se trouve donc ainsi personnifié (II, 5).

-Scapin amène ses victimes dans ses *«filets»* (II, 6).

-Hyacinte mentionne *«ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble.»*(III, 1).

-On promet   Géronte *«une ond e de coups de béton»* (III, 2).

-Pour Zerbinette, les *«cinq cents écus»* demandés à Géronte sont *«cinq cents coups de poignard»* (III, 3).

-Pour Scapin, *«les menaces sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.»* (III, 8).

- Silvestre lui indique qu'il pourrait bien «*demeurer dans la nasse*» (III, 8).
- Octave décide de «*lever le masque*» (III, 10).

-Des maximes :

- «*Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.*» (I, 4).
- «*L'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement. [...] Les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.*» (II, 1).
- «*Il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; [...] ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.*» (II, 1).
- «*La vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé.*» (II, 5).
- «*Pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivés, l'imputer à bonne fortune.*» (II, 5).
- «*Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.*» (II, 7).
- «*La tranquillité en amour est un calme désagréable ; un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.*» (III, 1).
- «*C'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires*» (III, 4).
- «*Un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre.* » (III, 6).

L'intérêt documentaire

Si «*Les fourberies de Scapin*» sont une farce menée rapidement, on y trouve cependant un tableau de ce qui se passait au XVIIe siècle en Italie et en France.

L'Italie :

«*La scène est à Naples*» qui est un port où peut mouiller «*une galère turque*» (II, 7) avant d'appareiller pour Alger. Le mot «*turque*» est justifié parce que les Ottomans d'Istanbul exerçaient leur autorité sur l'Afrique du Nord. Est ainsi mentionné «*Alger*», dans le pays des Barbaresques qui ne cessaient d'exercer leur piraterie, leurs enlèvements, leurs réduction des captifs en esclavage (cela avait été le sort de Cervantès), leurs demandes de rançons prouvant leur absence de «*conscience*» et de «*raison*» (II, 7).

Sont mentionnés aussi Tarente qui se trouve en Italie plus loin au Sud et un voyage entre Tarente et Naples qui aurait pu aboutir à un naufrage

Mais Molière ne sacrifia pas à la couleur locale. Il reste que, à Naples, on aime la fantaisie, la blague ; que la fourberie y est considérée comme un des beaux-arts dont Scapin est un des maîtres.

En Italie comme en France, se déplacent «*ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses*» (III, 3) qui sont en fait des Tziganes qui, étant venus d'Inde en Europe y furent appelés «*Bohémiens*» ou «*Romanichels*» en France, «*gypsies*» en Angleterre, «*gitans*» en Espagne.

-La France : C'est en fait elle dont Molière entendait nous parler pour dénoncer plusieurs situations sociales :

-La domination des pères sur leurs enfants, Argante revendiquant «*les droits de père*» (I, 4), Scapin lui reconnaissant ses «*prérogatives du nom de père*» (II, 5). Les pères avaient le droit de faire emprisonner leurs enfants pour désobéissance, de les déshériter (I, 4). On voit Zerbinette craindre «*la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien*» (III, 1).

Cette autorité s'exerce en particulier sur les mariages des enfants qui étaient organisés et imposés par les parents, Géronte considérant, en II, 2, que «*se marier sans le consentement de son père est*

une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer». Le droit faisait alors aller la minorité jusqu'à vingt-cinq ans pour les garçons et trente ans pour les filles.

-volonté des enfants d'échapper à cette tutelle qui les infantilise.

-La corruption généralisée de la justice que Scapin, parlant à Argante et voulant le «sauver des mains de la justice» (II, 5), essaie de le dissuader de «plaider» car il s'enfoncerait alors «dans d'étranges épines» (II, 5), avant de se lancer, sur un ton polémique, dans un grand tableau du monde de «la chicane» qui est un morceau de bravoure où abondent les termes techniques ; où il suit le déroulement même d'un procès dans l'ordre de la procédure : *«Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clerks. Il n'y pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerk du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes. [...] Pour plaider, il vous faudra de l'argent : il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions et journées du procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts ; pour les épices de conclusion ; pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointment, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clerks, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire.»* (II, 5). L'écheveau compliqué des juridictions et la prolifération des gens de justice rendaient très actuel, dans ces années où se mettait en place un nouveau code de procédure (l'"Ordonnance civile touchant la réformation de la justice" fut promulguée en 1667), le thème traditionnel de la satire de la justice à une époque où on aimait particulièrement faire des procès ; en 1666, Furetière lui réserva une large place dans son *"Roman bourgeois"* ; en 1668, Racine y consacra sa comédie des *"Plaideurs"*.

Les personnages

Même si R. Bray, dans *"Molière homme de théâtre"* (1954), demanda : «Qui soutiendrait que Zerbinette et Hyacinthe dans *"Les fourberies"*, Octave et Léandre, Scapin lui-même et Silvestre sortent d'une réalité observée? Ces jeunes filles, ces amoureux, ces vieillards, ces valets, et cette nourrice et ce fourbe, c'est un personnel de convention que la tradition a légué à Molière et qu'il a accepté sans vergogne.», on peut voir la pièce comme une comédie de caractère où se détachent vivement des personnages admirablement campés, riches et contrastés ; avec, couronnant tout cela, la création de cette puissante figure qu'est Scapin.

On peut remarquer d'abord que, si les personnages sont conventionnels, ils ne sont pas interchangeables. Ainsi que, entre les deux groupes formés chacun d'un père, de son fils, de celle qu'il aime et d'un valet, il y a une différence de degré : le groupe Argante-Octave-Hyacinte-Silvestre apparaît comme l'image annonciatrice du groupe Géronte-Léandre-Zerbinette-Scapin, comme son reflet préalable, mais un reflet aux couleurs plus neutres, moins accentué.

Examinons les personnages selon un ordre progressif.

-Les deux fils de famille, Octave et Léandre, sont de traditionnels jeunes hommes amoureux, passionnés, enthousiastes, révoltés contre leurs pères qui s'opposent à leur amour, mais démunis devant leur autorité. On peut les distinguer :

-Octave est un bon fils, respectueux de son père, et un amoureux timide, sensible et généreux, «mourant d'amour pour la fondante Hyacinthe» (Robert Jouanny), séduit par le charme né des larmes qu'avaient déjà ressenti Néron devant Junie ("*Britannicus*" de Racine) et don Juan sensible devant Elvire à «son habit négligé, son air languissant et ses larmes» (IV, 7). Il a le courage de son choix mais manifeste une sorte d'énergie du désespoir. Aspirant à un bonheur un peu mièvre, il est finalement heureux de concilier son amour et l'obéissance filiale.

-Léandre présente une personnalité beaucoup plus tranchée : «piaffant d'amour pour Zerbinette » (Robert Jouanny), vif, un peu chien fou, prompt à s'enflammer, montrant l'entêtement et les manières brusques de son père, il déploie une célérité qui frise la versatilité et un fonds d'égoïsme qui le fait moins qu'Octave se préoccuper de l'honneur.

-Les deux jeunes femmes sont elles aussi contrastées :

-Hyacinthe, toute de douceur et de sensibilité, est une orpheline fragile et attendrissante, qui se manifeste comme une vraie précieuse en disant : *«J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.»* (I, 3).

-Zerbinette est preste et riante (*«sans cesse je ris»*, III, 1), mais a du caractère ; ne manquant pas d'expérience, formée par la vie aventureuse de ceux avec lesquels elle a vécu jusqu'alors, elle prend les choses du bon côté, ce qui l'entraîne à quelque étourderie comme quand elle fait le récit d'une fourberie dont elle a eu vent, et cela devant le trompé, Géronte ainsi trompé mais auquel elle s'adresse en toute innocence de cœur ; elle n'a pas froid aux yeux et sait ce qu'elle veut, ne croyant guère aux déclarations de Léandre et attendant seulement qu'il l'épouse pour être convaincue du sérieux de son amour : *«Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.»* (II, 1).

Le couple Léandre-Zerbinette est donc plus coloré, plus passionné, connaît des péripéties et des réactions plus tranchées.

-Les deux pères : Ce sont tous deux des bourgeois avarés qui souffrent de voir filer l'argent qu'ils ont amassé, tous deux des pantins, des fantoches faibles, impatients et coléreux. Mais ils se distinguent :

-Argante, un gros homme suant et soufflant, montre la seule opposition à Scapin, en sachant argumenter : *«Ah, ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par la destinée.»* (I, 4 - on retrouve ici la question de la responsabilité en matière morale sur laquelle s'opposaient alors les jésuites et les jansénistes) - *«Ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.»* (II, 1). S'il se laisse duper par Scapin de peur de recevoir une épée à travers le corps, il présente une autorité qui n'est pas rigide, la sensibilité qui perce sous sa colère le poussant d'ailleurs à pardonner bien vite.

-Géronte porte un nom significatif, déjà employé dans "*Le médecin malgré lui*", qui vient du mot du grec ancien «geron» signifiant «vieillard» ; c'est en effet un vieil homme maigre, coléreux, entêté, tyrannique, d'un rigorisme excessif (*«Je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.»* II, 2), un *«avare au dernier degré»* (II, 4), *«un avaricieux fieffé»* (III, 3), *«un avare au dernier point»* (III, 3) dont la conduite est analogue à celle d'Harpagon (l'idée de vendre les *«hardes»*, l'habit qu'il promet à Scapin quand il l'aura *«un peu usé»*, III, 2). De plus, il n'a pas *«grande provision»* d'esprit (II, 4) et est souvent dépassé par les événements du fait de sa crédulité (il est de cette *«espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce qu'on voudra»* (II, 4) ; en effet, s'il avait été plus intelligent, il ne serait pas entré dans le sac où

l'invite à se mettre Scapin ; berné et battu par Scapin, ridiculisé par Zerbinette, tancé par Argante, il subit, dans la scène finale, une honte publique qui réconcilie tout le monde sur son dos. Notons que les réactions de Géronte devant Scapin ont une grande vérité humaine.

-Les deux valets sont frondeurs, intrigants et rusés.

-Silvestre, valet d'Octave, n'est qu'un petit maître en matière de fourberie, un honnête exécutant qui voudrait marcher sur les traces de Scapin sans en avoir les moyens et surtout sans avoir son assurance, ce qui le fait l'avertir : «*Prend garde à toi : les fils se pourraient bien raccommo-der avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.*» (III, 8).

-Scapin, valet de Léandre, s'il ne paraît que dans quatorze scènes sur vingt-six, occupe pratiquement à lui seul l'acte I (quatre scènes sur cinq) et l'acte II (six sur huit), tandis que, après être apparu au début de l'acte III pour réussir, avec Géronte dans le sac, sa ruse la plus énorme, il s'esquive prudemment pour ne réapparaître, après être rapidement venu tâter le terrain à la scène 8, que dans la scène finale, où il affirme son triomphe et garde le dernier mot.

De toute façon, il est le personnage qui occupe le tréteau avec le plus d'intensité, étant le meneur de jeu qui anime les autres personnages (dès sa survenue en I, 2, les plaintes statiques et pleurnichardes d'Octave font place à une agitation optimiste et pleine d'allant ; autour de lui, grâce à lui, les jeunes gens sont rassurés, échappent aux contraintes pesantes qui les figeaient et retrouvent la fantaisie et la vitalité de leur âge).

C'est un personnage ambigu, un peu canaille, au probable passé de délinquant. «Retiré de la vie active, dans un sentiment de dignité offensée, il consent ce soir, parce que noblesse oblige, à faire pour nous un petit tour de piste.» (Robert Jouanny), Et Molière, faisant de lui un fulgurant artiste et virtuose, lui attribua toute une série de qualités :

-La fameuse exubérance italienne, une vitalité profonde et conquérante qui entraîne un constant amour du jeu, le plaisir de sans cesse inventer «*quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème*», «*cent tours d'adresse jolis*» (I, 2), avec une allégresse insolente, un entrain étourdissant, une désinvolture confondante, car, s'il a une philosophie de la vie sans illusion, elle est pourtant toujours fraîche et dynamique. Affichant un surprenant mélange de contrôle de soi et de constante vivacité, il a un goût de l'acte pour l'acte, du jeu pour le jeu, affirmant : «*Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses. [...] Je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.*» (III, 1). À la fin, sa mort est une mort factice, dont il se relève pour venir saluer son public, en réclamant sa place «*au bout de la table*» (III, 13).

-Une grande agilité physique, une légèreté d'acrobate au jarret vif, admirable de détente, une souplesse de chat qui permet à ce «grand saltimbanque» de modeler son corps à volonté pour gesticuler, se livrer à des contorsions clownesques, arpenter la scène en poussant l'un, en poussant l'autre, mimer des attitudes.

-Une grande habileté langagière. En effet, doté d'un bagout exceptionnel, faisant preuve d'un «abattage» extraordinaire, d'un brio étincelant, il parle tellement qu'il se met souvent les pieds dans les plats, mais en s'en sortant toujours. Improvisant avec promptitude, il ose des mots héroï-comiques («*trois ans de galère de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur*», I, 5) ; et il déclame pour s'offrir, pour se refuser, se montrant toujours intarissable. On le voit qui, capable de contrefaire sa voix, usant de tous les tons, de tous les registres, tour à tour enjôleur, autoritaire, dubitatif, suppliant et persifleur, agencer des scènes en véritable homme de théâtre ; jouer, devant Octave, le rôle d'Argante pour lui apprendre à se montrer un fils courageux ; indiquer à Silvestre comment contrefaire son visage et sa voix ; s'employer, devant les fils, à se moquer des pères, et, devant les pères, s'employer à s'irriter contre les fils. En III, 3, il passe d'une langue à l'autre, étant tantôt un bretteur gascon, tantôt un soudard tudesque, et parvenant même à représenter à lui tout seul une troupe entière de «*spadassins*». S'il déploie une faconde volcanique, c'est qu'il a du coffre.

Aussi le rôle pose-t-il au comédien qui le choisit un réel défi physique. Pourtant, par rapport au Mascarille de *“L’étourdi ou Les contre-temps”*, Scapin, comme il est sûr de lui, économise gestes et paroles, ne travaille qu’à bon escient.

-Une grande confiance en ses facultés, car, connaissant son talent, se présentant comme le spécialiste des cas embrouillés, des plus complexes et des plus désespérés, il affirme tout de suite le sentiment qu’il a de sa supériorité, et se lance dans son propre éloge : *«À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m’en veux mêler. J’ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesse d’esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu’on n’a guère vu d’homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d’intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier.»* (I, 2), mots dans lesquels on retrouve ceux d’Hali dans *“Le Sicilien ou L’amour peintre”* (*«Le courroux du point d’honneur me prend ; il ne sera pas dit qu’on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s’indigne de tous ces obstacles et je prétends faire éclater les talents que j’ai eus du ciel.»*) et où on peut aussi voir une confiance personnelle de Molière.

-Un esprit des plus vifs et des plus agiles, une grande intelligence toujours en éveil, une imagination joyeuse, mystificatrice et plus que fertile, un savoir-faire sans pareil qui le rend capable de tenir toutes les ficelles de l’intrigue dans sa main, de manier ces pantins que sont Argante et Géronte (notons que, s’il s’en prend particulièrement à lui, disant : *«J’ai dans la tête certaine petite vengeance, dont je vais goûter le plaisir»* [III, 1], c’est qu’il lui reproche ce qu’il appelle son *«imposture»*, c’est-à-dire les paroles inconsidérées qu’il a dites à son fils et qui ont failli le perdre aux yeux de son jeune maître), leur racontant des histoires abracadabrantesques pour obtenir d’eux pistoles et écus nécessaires aux jeunes amants (auxquels il indique qu’il est dangereux de *«découvrir des secrets qu’il était bon qu’on ne sût pas»* [III, 1]), s’amusant à les berner *«par-dessous la jambe»* (I, 2). Si, satisfaisant son goût de la ruse, de la malice, de la duperie, des mystifications, des manigances surnoisées, il se montre habile, brillant même, menant *«sa partie avec la précision d’un stratège d’armée»* (Robert Jouanny), mettant en marche une *«machinerie»* d’extorsion de fonds, de tromperies, de coups bas, ce fourbe illusionniste possédant le génie de l’intrigue, jamais à court d’expédients, ose même exposer très doctement sa théorie de la fourberie, en ayant même des accents lyriques pour parler de ses *«fourberies»* dans lesquelles, alors que les autres les considèrent comme des vilénies, il parle plutôt de *«noble métier»*, de son *«mérite»* et même de la *«gloire»* qu’il s’y est acquise.

-Une exigence de liberté et une volonté de dépassement des limites, qui le rapprochent de Don Juan. Comme lui, il entend se libérer de toute entrave, de tout préjugé, de tout scrupule. C’est un libertaire qui n’appartient à aucune cause. Il est le valet de Molière qui va le plus loin dans l’irrespect. Même s’il assume sa condition de domestique (parfois couard comme un valet, il est aussi parfois courageux comme un chevalier), il n’en exprime pas moins sa rancœur : *«J’ai dans la tête certaine petite vengeance, dont je vais goûter le plaisir.»* (III, 1). Surtout, il est le premier valet de Molière à jeter le doute, avec impertinence, sur les hiérarchies de la société et de la morale, à montrer la corruption de la justice. S’il ne dénonce jamais le système de façon directe (comme allait le faire Figaro, qu’il annonce), il s’affranchit bien des règles mêmes de l’ordre social pour son propre compte, se moquant de la morale collective pour affirmer son droit d’individu, imposant, face à la contrainte sociale, la force de l’esprit. Et cet adulte roué, qui prolonge son enfance en jouant mais que l’âge rend philosophe et spectateur amusé des passions juvéniles, favorise la révolte de jeunes gens faibles et touchants contre leurs pères despotiques mais ridicules, car il est un apôtre de la liberté totale, avec une élasticité de conscience qui exclut tout remords. On peut voir en lui un trublion au sens noble du terme, car, s’il semble perturber l’ordre social, en fait, il rétablit l’ordre sentimental.

-Un détachement qui va jusqu’au mépris de l’argent, ce qui est sa grande originalité dans la longue lignée des valets de comédie. Aussi est sympathique ce menteur de profession qui ne se cache pas, comme le fait Tartuffe.

-Un joyeux mépris du danger car il prend de grands risques sans manifester de crainte, proclamant : «*Les menaces ne m'ont jamais fait de mal ; et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.*» (III, 8), et étant d'ailleurs souvent aidé par la chance.

*
* *

Dans "*Les fourberies de Scapin*" encore, Molière sut marquer son souci à la fois de fantaisie débridée et de vérité humaine.

Les réflexions proposées

Si "*Les fourberies de Scapin*" sont une farce légère provoquant plutôt un rire-réflexe qu'un rire-réflexion, si les machinations du fourbe qu'est Scapin seraient odieuses dans la vie réelle, si l'autorité paternelle et le respect dû à l'âge sont joyeusement malmenés, il reste que Molière, comme dans l'ensemble de son théâtre, prit ici de nettes positions qui nous sont encore utiles.

On voit Scapin truffer ses pires mensonges de dénonciations des conditions injustes et cruelles imposées par les maîtres à leurs domestiques ; de considérations moralisantes ; de sentences presque philosophiques.

Molière mena ici aussi son combat pour affirmer le droit des jeunes gens à disposer d'eux-mêmes, à affirmer librement leurs opinions, à aimer selon leur bon plaisir, en opposition avec la volonté de leur imposer des mariages de raison que manifestent des pères dont il mit en question une autorité que leur garantissait la loi, qui s'exerçait d'abord dans l'éducation, leur permettant de maintenir une surveillance attentive et rigoureuse, Géronte faisant ce reproche à Argante : «*Si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous aurait pas joué le tour qu'il vous a fait.*» (II, 1), exigeant de Léandre : «*Regardez-moi entre deux yeux.*» (II, 2) s'adressant comme à un enfant à ce jeune homme en âge de se marier mais qui a, en effet, été infantilisé par cette relation familiale patriarcale. La désobéissance des fils, qui, ici, a franchi un pas décisif puisque Octave s'est déjà marié, brisant ainsi l'interdit, faisait peser sur eux la menace, brandie par Argante, de l'emprisonnement, et celle, plus radicale encore, de déshéritement, Géronte disant à Léandre : «*Si tu me déshonores, je te renonce pour mon fils.*» (II, 2). Or on est dans un milieu bourgeois où l'autorité bafouée des deux chefs de famille repose sur l'argent, les mariages qu'ils avaient projetés ne visant qu'à accroître et à transmettre la fortune familiale, tandis que la bourse que Scapin fait passer de leurs poches dans la main des fils symbolise cette punition que le héros redresseur de torts inflige à une société qui ne reconnaît plus d'autre valeur que celle de l'argent.

À cette époque, il était extraordinaire de prétendre sur une scène que des fils pouvaient se marier sans le consentement de leurs pères ; c'était suggérer que le peuple pouvait enfreindre l'autorité de son père, le roi ; c'était contrecarrer la structure sociale.

D'autre part, dans un couplet lyrique qui ajouta à son portrait une touche nouvelle et précieuse, Scapin s'employa à faire triompher cette force singulièrement dangereuse qu'est le plaisir, à proclamer la légitimité du plaisir, à faire l'éloge du mouvement comme générateur du plaisir : «*La tranquillité en amour est un calme désagréable ; un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.*» (III, 1). Pour lui, tout comme pour Don Juan, le goût de l'intrigue et le plaisir de la difficulté vaincue sont capables d'apporter du piment à la monotonie de la passion. Il illustra ainsi une des grandes idées de Molière : la confiance à accorder à la nature humaine.

La destinée de l'œuvre

“*Les fourberies de Scapin*” furent créées le 24 mai 1671 au “Théâtre du Palais-Royal”, devant le public parisien.

Molière endossa à nouveau la brillante défroque du «zanni» italien, dans laquelle, malgré son âge, il se trouvait admirablement à l'aise, mettant en œuvre son agilité corporelle, ses mimiques, ses grimaces, sa virtuosité oratoire, sa manie de tousser, ses bafouillages, qui étaient ses principaux atouts. Sa performance fut, aux dires des contemporains, «admirable».

À ses côtés, on trouva Hubert (Argante), Du Croisy (Géronte), La Grange (Léandre), Baron (Octave), La Thorillière (Silvestre, rôle où il put se camper «*en roi de théâtre*» [I, 5], car il était bel homme et interprétait les rois de tragédie), Armande (Hyacinthe), Mlle Beauval (Zerbinette) qui avait une grande bouche, des dents splendides et un rire remarquable qu'elle put déployer dans III, 3, ce qui, depuis, oblige les comédiennes tenant le rôle de réussir aussi ce numéro !

Ainsi servie, la pièce n'eut cependant que peu de succès, peut-être pour ces raisons :

-les comédiens, à la façon italienne, jouèrent sous le masque, ce dont, cependant, on n'est pas sûr, l'hypothèse reposant sur une phrase du “Mercure” de 1736 : «C'est la seule pièce restée au théâtre où l'usage du masque se soit conservé» alors que, dans ce passage, il n'était question que des deux vieillards, Argante et Gérard ;

-l'importance prise par les pièces à machines, l'habitude qu'avait donnée Molière à son public de comédies «*mêlées de musique et de danse*» et l'attente par celui-ci de “*Psyché*” dont le succès à la Cour faisait l'événement de la saison.

De plus, “*Les fourberies de Scapin*” se heurtèrent à la réticence de certains critiques, esprits chagrins, ou trop bien intentionnés, qui froncèrent les sourcils devant ce rire qu'ils trouvaient trop facile.

Dix-huit représentations seulement furent données entre le 24 mai et le 24 juillet, avec des recettes de plus en plus faibles. Cela força Molière à fermer son théâtre, et à y presser les premières répétitions de “*Psyché*”, pour laquelle, au contraire, le succès allait être prodigieux.

Il essaya de reprendre “*Les fourberies de Scapin*” le jour où «Monsieur» donna une grande fête en l'honneur de son frère, le roi, à Saint-Cloud. Puis il ne les présenta plus jamais.

Pourtant, dès après sa mort, les choses changèrent, la comédie à grand spectacle disparaissant plus ou moins tandis que la pièce s'affirma très vite comme un des succès les plus constants de son théâtre. Dès 1673 et jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, elle fut jouée 197 fois.

Le 18 août 1671, le texte avait été publié chez Le Monnier. Cependant, les didascalies n'apparurent que dans les éditions postérieures, à partir de 1682.

La pièce allait connaître le succès après la mort de Molière : 197 représentations de 1673 à 1715.

En 1674, dans son “*Art poétique*”, Boileau, pourtant un ami de Molière, lança cette apostrophe restée célèbre :

«Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures

Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,

Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,

Et, sans honte, à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe

Je ne reconnais plus l'auteur du “*Misanthrope*” !» (III, vers 399-400),

non sans d'ailleurs se tromper car ce n'est pas Scapin qui se trouve dans le sac, mais Gérard ! Les quatre premiers alexandrins posent le problème des rapports ambigus entre les nécessaires réalités du théâtre et la littérature telle qu'on la conçoit en France depuis le XII^e siècle. Boileau, faisant preuve par son étonnante sévérité d'une étroitesse de jugement, de la sclérose d'un esprit hiérarchisant et légiférant, regrettait que Molière se soit trop laissé aller au désir de plaire au public populaire. Il prenait position dans l'éternel débat entre une conception littéraire et, à la limite, élitiste du théâtre, et celle qui prend en compte le théâtre pour ce qu'il est, à savoir un être vivant. Il regretta de voir Molière s'amuser à des farces, alors qu'il avait prouvé qu'il était capable d'écrire de «hautes comédies».

Furent aussi de son avis La Bruyère, Fénelon, Pradon, Voltaire qui, en 1739, reprit la même argumentation, se montra tout aussi rigoriste en matière d'esthétique classique en déclarant : «Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, Despréaux [nom véritable de Boileau] aurait eu raison. Mais Molière ne pensait pas que *Les fourberies de Scapin* valussent *L'avare*, *Le tartuffe*, *Le misanthrope*, *Les femmes savantes*, ou fussent du même genre» qu'il qualifia de «bas comique» que Molière aurait trouvé «nécessaire pour soutenir sa troupe», distinguant un Molière «pour rire» qui «défère au goût du peuple» et un Molière «pour esprits plus fins et goût plus subtil».

Quant à Rousseau, dans sa *“Lettre sur les spectacles”*, il reprocha à Molière de «tourner en ridicule les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs».

En 1773, Sébastien Mercier renchérit encore dans son *“Nouvel essai sur l'art dramatique”* : «Si l'avarice, la fourberie, l'insolence, la duplicité, la trahison sont des vices détestables, *Les fourberies de Scapin*, *George Dandin*, *L'école des femmes*, *Le légataire universel*, etc. sont des pièces dangereuses, car si l'on ne forme pas les mœurs, on les corrompt.»

Au XIX^e siècle, Sainte-Beuve posa mal le problème lorsqu'il demanda : «*Les fourberies*» appartiennent-elles à cette adorable folie comique dont j'ai tâché de donner idée ou retombent-elles par moments dans la farce enfarinée et bouffonne, comme l'a pensé Boileau?» En vérité, pourquoi séparer la «bouffonnerie» et «la folie comique»? Ne sont-elles pas l'expression du même fonds «dionysiaque» du génie de Molière?

Il reste que la pièce tint une bonne place au répertoire de la “Comédie-Française” qui, de 1680 à 1972, la représenta 1264 fois.

Elle fut reprise par de multiples troupes non seulement françaises car Scapin s'exporte bien, et on vit paraître de nombreuses traductions : une en latin (1778) ; trois en italien ; deux en anglais, néerlandais, danois, suédois, grec ; une en gènois, portugais, roumain, polonais, magyar.

Elle figure parmi les dix pièces les plus représentées de tout le théâtre de Molière.

Au Québec, la pièce fut jouée pour la première fois en 1781, mais, du fait des pressions morales venant du clergé, qui n'acceptait pas la présence de comédiennes sur scène, elle fut présentée sans femmes, en supprimant carrément toutes les scènes qui demandent des comédiennes !

Le caractère essentiellement scénique de la pièce s'étant imposé au XX^e siècle, qui y vit une des comédies où se traduit le mieux l'art de la scène de Molière, on peut signaler d'intéressantes mises en scène modernes :

-En 1920, celle de Jacques Copeau, au “Théâtre du Vieux-Colombier”, qui estima que la pièce, pour être jouée, n'avait besoin que d'un «tréteau nu, flanqué de marches» («Le décor, illustration du lieu, est remplacé par un dispositif qui de lui-même, par sa présence, est déjà l'action, qui matérialise la forme de l'action. Il nous est apparu que cet instrument exaltait le jeu des acteurs, qu'il ordonnait et vivifiait le mouvement de la farce») et de quelques accessoires (une bourse, un bâton, un sac), tout l'aspect visuel reposant sur les seules évolutions du meneur de jeu. Il utilisa un proscenium et monta un praticable formé de quatre morceaux de cinq escaliers de quatre marches, et de trois cubes qui servaient de base entre les deux escaliers du bas. Il fit jouer ses comédiens sous le masque, considérant que «l'acteur sous le masque dépasse en puissance celui qui se présente à visage découvert. Il a son style et son langage sublime.» Durant I, 1 et 2, Silvestre mâchait et crachait nonchalamment des graines de tournesol qu'il tirait de sa poche, et Scapin, pendant le récit d'Octave, s'amusait à observer le vol d'une mouche. L'indolence des valets contrastait avec l'agitation d'Octave ; mais Scapin allait bientôt se prendre au jeu. Copeau fut le premier dans l'histoire du théâtre à avoir su redonner ses lettres de noblesse aux *Fourberies de Scapin*. Il dirigea Louis Jouvet dans le rôle de Géronte

-En 1949, celle de Louis Jouvet, au "Théâtre Marigny", qui ménagea un dispositif scénique complexe pour créer toute une dynamique très aérée, sinon aérienne, dans un décor réaliste offrant un aspect méditerranéen, et qui fit jouer Jean-Louis Barrault.

-En 1952, celle de Jean Meyer, à la "Comédie-Française", où il fut Scapin qui, en I, 1 et 2, demeurait calme, tandis que Silvestre, tout aussi affolé que son maître, battait l'air de ses bras.

-En 1956, celle, à la "Comédie-Française", de Jacques Charon où se produisirent Robert Hirsch, Michel Aumont et Michel Galabru.

-En 1959, au "Théâtre du Vieux-Colombier", celle qui réunit Daniel Sorano, Paul Crauchet et Pierre Mirat.

-En 1962, au "Théâtre du Cothurne" à Lyon, celle de Marcel Maréchal.

-En 1965, celle d'Edmond Tamiz au "Théâtre de l'Est parisien", au "Festival du Marais", dans l'"Hôtel de Sully".

-En 1968, au "Théâtre de l'Est parisien", celle d'Edmond Tamiz qui fut marquée, comme il se devait, de naïvetés soixante-huitardes.

-En 1973, à la "Comédie-Française", celle de Jacques Échantillon qui situa l'action dans cirque, faisant jouer Francis Perrin et André Dussolier.

-En 1975, au "Théâtre du Nouveau Monde", à Montréal, celle de Robert Prévost qui fit jouer devant une toile couvrant tout l'immense cadre de scène et montrant la ville de Naples, où les draps suspendus aux cordes à linge mettaient une note de gaieté canaille, descendant jusqu'à ses quais, un guitariste et chanteur accompagnant toute l'action.

-En 1978, à 'L'Athénée", celle de P. Boutrou avec Maurice Risch et Francis Perrin.

-En 1981, au "Théâtre national de Marseille", "La criée", celle de Marcel Maréchal qu'il fit précéder d'un impromptu, *"Oh ! Scapin ou L'impromptu de Marseille"*, qui mettait en scène les rapports entre l'architecte marseillais Pierre Puget, un contemporain de Molière, et le pouvoir politique de l'époque.

-En 1986, au "Théâtre du Nouveau Monde", de Montréal, celle de Daniel Roussel qui se servit d'un décor constitué de maisonnettes en crépi plantées en bordure du golfe de Naples, et où soufflait même du vent !

-En 1990, au "Festival d'Avignon", celle de Jean-Pierre Vincent, avec Daniel Auteuil.

-En 1992, au "Théâtre Saint-Denis" à Montréal, celle de Denise Filiatrault.

-En 2007, au "Théâtre Denise-Pelletier" à Montréal, celle de Daniel Paquette qui, s'adressant à un jeune public, fit de Scapin une sorte de «pirate des Caraïbes».

-En 2017, à la "Comédie-Française", "Salle Richelieu", celle de Denis Podalydès qui fut vive, précise, étourdissante, avec Benjamin Lavernhe époustouflant dans le rôle de Scapin, dans un décor d'Éric Ruf montrant un quai de Naples.

-En 2018, au "Théâtre royal du Parc" à Bruxelles, celle de Thierry Debroux.

-En 2018, au "Théâtre du Nouveau Monde", à Montréal, celle de Carl Béchar.

La pièce figure parmi les dix plus représentées de tout le théâtre de Molière.

Elle fut aussi adaptée à l'écran :

-En 1965, *'Les fourberies de Scapin'*, téléfilm réalisé par Jean Kerchbron.

-En 1980, *'Les fourberies de Scapin'*, film réalisé par Roger Coggio, qui fut peu inventif.

Études de scènes

I, 4

«L'habile fourbe que voilà»

Dans cette scène, Argante, ayant appris que son fils, Octave, s'est marié sans son consentement, décharge sa colère sur le valet Sylvestre. Mais Scapin intervient.

Argante, apercevant Sylvestre : *Ah ! Ah ! Vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.*

Scapin : *Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.*

Argante : *Bonjour, Scapin.*

5 (à Sylvestre) : *Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.*

Scapin : *Vous vous portez bien, à ce que je vois.*

Argante : *Assez bien.*

(à Sylvestre) : *Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.*

10 Scapin : *Votre voyage a-t-il été bon ?*

Argante : *Mon Dieu ! Fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.*

Scapin : *Vous voulez quereller ?*

Argante : *Oui, je veux quereller.*

Scapin : *Et qui, Monsieur ?*

15 Argante, montrant Sylvestre : *Ce maraud-là.*

Scapin : *Pourquoi ?*

Argante : *Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?*

Scapin : *J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.*

Argante : *Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ?*

20 Scapin : *Vous avez quelque raison...*

Argante : *Une hardiesse pareille à celle-là ?*

Scapin : *Cela est vrai.*

Argante : *Un fils qui se marie sans le consentement de son père ?*

Scapin : *Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne*

25 *fissiez point de bruit.*

Argante : *Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon souï. Quoi ? Tu ne trouves pas que j'ai tous les sujets du monde d'être en colère ?*

Scapin : *Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles*

30 *réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devait baiser les pas ? On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi ? Je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.*

Argante : *Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but*

35 *en blanc avec une inconnue ?*

Scapin : *Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.*

Argante : *Ah ! Ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.*

40 Scapin : *Mon Dieu ! Vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.*

Argante : *Et pourquoi s'y engageait-il?*

Scapin : *Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait pour ne rien faire que de raisonnable :*

45 *témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce*
50 *temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.*

Argante : *Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.*

Scapin : *Que vouliez-vous qu'il fit? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend*
55 *des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.*

Silvestre, à part : *L'habile fourbe que voilà !*

Scapin : *Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié*
60 *qu'être mort.*

Argante : *On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.*

Scapin, montrant Silvestre : *Demandez-lui plutôt : il ne vous dira pas le contraire.*

Argante, à Silvestre : *C'est par force qu'il a été marié?*

Silvestre : *Oui, Monsieur.*

65 Scapin : *Voudrais-je vous mentir?*

Argante : *Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.*

Scapin : *C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.*

Argante : *Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.*

Scapin : *Rompre ce mariage !*

70 Argante : *Oui.*

Scapin : *Vous ne le romprez point.*

Argante : *Je ne le romprai point?*

Scapin : *Non.*

Argante : *Quoi? Je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence*
75 *qu'on a faite à mon fils?*

Scapin : *C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.*

Argante : *Il n'en demeurera pas d'accord?*

Scapin : *Non.*

Argante : *Mon fils?*

80 Scapin : *Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.*

Argante : *Je me moque de cela.*

Scapin : *Il faut, pour son honneur, et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est*
85 *de bon gré qu'il l'a épousée.*

Argante : *Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.*

Scapin : *Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.*

Argante : *Je l'y forcerai bien.*

- Scapin : *Il ne le fera pas, vous dis-je.*
- 90 Argante : *Il le fera, ou je le déshériterai.*
 Scapin : *Vous?*
 Argante : *Moi.*
 Scapin : *Bon.*
 Argante : *Comment, bon?*
- 95 Scapin : *Vous ne le déshériterez point.*
 Argante : *Je ne le déshériterai point?*
 Scapin : *Non.*
 Argante : *Non?*
 Scapin : *Non.*
- 100 Argante : *Hoy ! Voici qui est plaisant : je ne déshériterai pas mon fils.*
 Scapin : *Non, vous dis-je.*
 Argante : *Qui m'en empêchera?*
 Scapin : *Vous-même.*
 Argante : *Moi?*
- 105 Scapin : *Oui. Vous n'aurez pas ce cœur -là.*
 Argante : *Je l'aurai.*
 Scapin : *Vous vous moquez.*
 Argante : *Je ne me moque point.*
 Scapin : *La tendresse paternelle fera son office.*
- 110 Argante : *Elle ne fera rien.*
 Scapin : *Oui, oui.*
 Argante : *Je vous dis que cela sera.*
 Scapin : *Bagatelles.*
 Argante : *Il ne faut point dire bagatelles.*
- 115 Scapin : *Mon Dieu ! Je vous connais, vous êtes bon naturellement.*
 Argante : *Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile.*
 À Silvestre : *Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Gêronte, pour lui conter ma disgrâce.*
- 120 Scapin : *Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.*
 Argante : *Je vous remercie.*
 À part : *Ah ! Pourquoi faut-il qu'il soit fils unique ! Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !*

Notes

- Ligne 2 : «*directeur*» : «directeur de conscience» qui dirige les actions d'une personne et qui, d'habitude, était un ecclésiastique ; ici, il faut plutôt se référer aux usages de l'Antiquité où l'esclave pédagogue avait mission de précepteur.
- Ligne 11 : «*quereller*» : «se dit absolument, soit dans le sens de faire querelle, soit dans le sens de gronder» (Littré) - «*quereller en repos*» : piquante alliance de mots !
- Ligne 15 : «*maraud*» : «vaurien».
- Ligne 26 : «*tout mon soûl*» : «autant que je veux».
- Ligne 28 : «*y*» : «en colère».
- Ligne 30 : «*chapitré*» : «chapitrer» se disait pour «réprimander un membre du chapitre d'une église».
- Ligne 31-32 : «*quand ce serait*» : «même si c'était».
- Ligne 34-35 : «*de but en blanc*» : «au premier coup» (le blanc était la cible, le but, l'endroit où était placé le canon).
- Ligne 47 : «*fredaine*» : «écart de conduite par folie de jeunesse» (Littré).
- Ligne 49 : «*faire de son drôle*» : à rapprocher de notre expression : «faire des siennes».

- Ligne 50 : «*pousser à bout*» quelqu'un : «arriver à ses fins» avec lui, et non, comme aujourd'hui, «l'exaspérer».
- Ligne 53 : «*Que vouliez-vous qu'il fit?*» : parodie de Corneille ("*Horace*", vers 1021).
- Ligne 55-56 : «*Elle se rend à sa poursuite.*» : «Elle accepte ses avances» - «Il pousse sa fortune» : «Il continue et rend décisive sa bonne fortune en galanterie» (Littré).
- Ligne 57 : «*la force à la main*» : «la force des armes», «l'épée».
- Ligne 66 : «*Il devait*» : «il aurait dû» (tournure latine) - «*protester de violence*» : «déclarer solennellement qu'on lui avait fait violence».
- Ligne 81 : «*n'avoir garde*» : «n'avoir pas la volonté, le pouvoir», «être bien éloigné de».
- Ligne 86 : La séquence qui commence ici et qui va jusqu'à «*je suis méchant quand je veux*» allait être reprise intégralement par Molière dans "*Le malade imaginaire*" (I, 5) et figurait déjà, sous une forme légèrement différente et plus concise dans "*Le tartuffe*" (II, 2).
- Ligne 117 : «*échauffe la bile*» : selon la théorie des humeurs qui était alors en vogue à l'époque, la bile excitait la colère (dans "*Le misanthrope*", Alceste est «*atrabilaire*»).
- Ligne 118 : «*pendard*» : «coquin», «fripon», «qui mérite d'être pendu».

Commentaire

La tactique de Scapin est essentiellement défensive, car la nouvelle que vient de recevoir Argante l'a jeté dans une grande fureur. «*L'habile fourbe*» lui parle donc tout doucement. Il prend le parti du vieillard en redoublant de flatterie, ce qui est difficile car le flatté est en colère et qu'il l'interrompt dans sa volonté de la laisser s'épancher. En essayant de justifier Octave, Scapin est obligé de charger Léandre. Mais il indique son rôle de mentor, et finit par excuser le fils prodigue, en invoquant «*la destinée*» (ligne 36), les ardeurs de la jeunesse (lignes 43-46), son honneur qui lui interdisait de reconnaître qu'on lui avait fait violence (lignes 80-82), l'hérédité (lignes 44-47).

Le comique du passage tient à différents éléments :

- le contrepoint entre les répliques de Scapin et les apartés d'Argante ;
- le contraste entre la souplesse insinuante de Scapin et le raide entêtement du vieillard ;
- les «amortis» d'expression de Scapin, ses bluffs («*Voudrais-je vous mentir?*», ligne 65), ses mots emphatiques, ses arguments ingénieux, voire artificieux.
- la succession, dans ce dialogue mené de main de maître, de répliques parfois brèves et rapides (procédé de la stichomythie : échange de courtes répliques de même longueur), parfois plus longues, plus explicatives. On remarque que ce sont les répliques de Scapin qui deviennent les plus longues, et on peut en déduire l'évolution du rôle qu'il joue dans la scène :

-Il prend la parole alors qu'Argante ne s'adresse pas à lui (les didascalies «*À Silvestre*» signalent le jeu).

-Il interroge Argante, l'obligeant à s'adresser à lui. Le dialogue s'enchaîne sur des reprises de mots : «*quereller*» - «*Tu n'as pas ouï parler... ? / J'ai bien ouï parler...* ».

- Par ses réactions, il obtient qu'Argante le questionne. L'intérêt s'est maintenant déplacé sur Scapin. La forme interrogative passe au personnage d'Argante.

-Scapin réutilise à son usage la forme interrogative dans un jeu d'interrogations oratoires qui commencent chacune de ses répliques (sauf une) de la ligne 43 à la ligne 63. Apportant des réponses longues et détaillées aux questions qu'il pose lui-même, Scapin relègue Argante au rang de simple auditeur ou de commentateur.

Il conduit donc le dialogue à sa guise, fait entendre sa version des faits, devient maître de la situation. Argante, le maître du début de la scène, est «retourné» par le valet, dans une intéressante inversion des situations.

L'information donnée dans ce dialogue se résume à une ligne dans laquelle Argante exprime les raisons de son indignation, qui est un trait de l'époque : «*Un fils qui se marie sans le consentement de son père?*» (ligne 23). On peut en déduire que l'intérêt du dialogue est ailleurs.

L'information de la ligne 23 est amenée de loin par les interruptions et les questions de Scapin et retardée par Argante lui-même qui use de périphrases avant de l'énoncer : «*Une action de cette nature? Une hardiesse pareille à celle-là?*» (lignes 19 et 21). Toutes ces répliques ont une fonction

comique. Elles ont pour intérêt principal d'opposer de façon risible la colère d'Argante et le calme de Scapin. Le dialogue permet surtout alors l'affrontement des deux personnages dans un échange où progressivement Scapin va occuper le terrain que perd Argante.

Dans la suite de la scène, le dialogue prend une fonction rhétorique : les répliques de Scapin mettent en place une stratégie visant à convaincre Argante de l'innocence d'Octave. Argante se laisse prendre à ce fonctionnement en réagissant comme prévu : «*Quoi ! tu ne trouves pas... ?*» (lignes 26-27) - «*Et pourquoi... ?*» (ligne 40) - «*Cela est vrai*» (ligne 48). Ce qui permet de relancer l'offensive.

Cette partie du dialogue parvient à dénouer la situation du début. Les répliques produisent du même coup des effets comiques. Certaines sont en elles-mêmes des mots d'esprit destinés à faire rire, mais le plus souvent le comique est associé à la fonction persuasive du discours, par exemple les flatteries de Scapin visant à amadouer Argante : «*Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous?*» (ligne 41), *car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes*» (ligne 51).

La dernière phrase de Scapin révèle son insolence.

L'échange verbal dans cette scène ne se limite pas à la transmission d'informations. On voit à l'œuvre toutes les ressources du dialogue théâtral qui permettent de caractériser des personnages, d'opposer des volontés, de créer un dynamisme capable de retourner une situation, tout en assurant le comique propre au genre.

II, 7

"La scène de la galère"

Scapin, feignant de ne pas voir Géronte : *  Ciel !   disgrâce imprévue !   misérable père !
Pauvre Géronte, que feras-tu?*

Géronte, à part : *Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?*

Scapin : *N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte?*

5 Géronte : *Qu'y a-t-il, Scapin?*

Scapin, courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte : *Où pourrais-je le
rencontrer pour lui dire cette infortune?*

Géronte, courant après Scapin : *Qu'est-ce que c'est donc?*

Scapin : *En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.*

10 Géronte : *Me voici.*

Scapin : *Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.*

Géronte, arrêtant Scapin : *Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?*

Scapin : *Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.*

Géronte : *Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?*

15 Scapin : *Monsieur...*

Géronte : *Quoi?*

Scapin : *Monsieur, votre fils...*

Géronte : *H  bien ! mon fils...*

Scapin : *Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.*

20 Géronte : *Et quelle?*

Scapin : *Je l'ai trouvé tantôt, tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez
m l  assez mal à propos ; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous
nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous
avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de
25 bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé ;
il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits
les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur
du monde.*

Géronte : *Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?*

30 Scapin : *Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre*

la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte : *Comment, diantre ! cinq cents écus ?*

35 Scapin : *Oui, Monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.*

Géronte : *Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !*

Scapin : *C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.*

Géronte : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?*

40 Scapin : *Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.*

Géronte : *Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.*

Scapin : *La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?*

Géronte : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?*

45 Scapin : *Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.*

Géronte : *Il faut, Scapin, il faut que tu fasses-ici l'action d'un serviteur fidèle.*

Scapin : *Quoi, Monsieur ?*

Géronte : *Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.*

50 Scapin : *Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?*

Géronte : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?*

55 Scapin : *Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.*

Géronte : *Tu dis qu'il demande...*

Scapin : *Cinq cents écus.*

Géronte : *Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?*

Scapin : *Vraiment oui, de la conscience à un Turc !*

60 Géronte : *Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?*

Scapin : *Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.*

Géronte : *Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?*

Scapin : *Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.*

65 Géronte : *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?*

Scapin : *Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.*

Géronte : *Tiens, voilà la clef de mon armoire.*

Scapin : *Bon.*

70 Géronte : *Tu l'ouvriras.*

Scapin : *Fort bien.*

Géronte : *Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.*

Scapin : *Oui.*

75 Géronte : *Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.*

Scapin (rendant la clef) : *Eh ! monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.*

80 Géronte : *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?*

Scapin : *Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on*

85 *t'emmène esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.*
 Géronte : *Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.*
 Scapin : *Dépêchez donc vite, monsieur ; je tremble que l'heure ne sonne.*
 Géronte : *N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?*
 90 Scapin : *Non, cinq cents écus.*
 Géronte : *Cinq cents écus ?*
 Scapin : *Oui.*
 Géronte : *Qu'allait-il faire dans cette galère ?*
 Scapin : *Vous avez raison, mais hâtez-vous.*
 95 Géronte : *N'y avait-il point d'autre promenade ?*
 Scapin : *Cela est vrai ; mais faites promptement.*
 Géronte : *Ah ! maudite galère !*
 Scapin (à part) : *Cette galère lui tient à cœur.*
 Géronte : *Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie.* (Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller ; et, dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse), *Tiens, va-t-en racheter mon fils.* (Il lui présente sa bourse).
 Scapin (il tend la main, mais Géronte garde sa bourse) : *Oui, monsieur.*
 100 Géronte : *Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.*
 Scapin (tendant la main) : *Oui.*
 Géronte (tendant la bourse) : *Un infâme.*
 Scapin (la main tendue) : *Oui.*
 Géronte (même jeu) : *Un homme sans foi, un voleur.*
 110 Scapin : *Laissez-moi faire.*
 Géronte (même jeu) : *Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.*
 Scapin : *Oui.*
 Géronte (même jeu) : *Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.*
 Scapin : *Fort bien.*
 115 Géronte (même jeu) : *Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.*
 Scapin : *Oui.*
 Géronte (rentrant sa bourse) : *Va, va vite requérir mon fils.*
 Scapin : *Holà ! monsieur.*
 Géronte : *Quoi ?*
 120 Scapin : *Où est donc cet argent ?*
 Géronte : *Ne te l'ai-je pas donné ?*
 Scapin : *Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.*
 Géronte : *Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.*
 Scapin : *Je le vois bien.*
 125 Géronte : *Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc à tous les diables !*
 Scapin (seul) : *Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.*

Notes

-Lignes 1, 19 : «disgrâce» : «malheur».

-Ligne 11 : «Il faut qu'il soit caché» : «Il est sans doute caché».

-Ligne 20 : «Et quelle» : «quel» était parfois pronom au XVIIe siècle, et même de nos jours, mais rarement.

- Ligne 22 : «*m'avez mêlé assez mal à propos*» : Géronte, se disant renseigné par Scapin, avait reproché sa conduite à Léandre - «*divertir*» : sens étymologique : «détourner».
- Ligne 26 : «*civilités*» : «bonnes manières à l'égard d'autrui» (Littré) - «*collation*» : petit repas que les catholiques font au lieu de souper les jours de jeûne ; puis repas donné par politesse ou par galanterie.
- Ligne 31 : «*esquif*» : «petite barque».
- Ligne 32 : «*tout à l'heure*» : «tout de suite» - «*écus*» : l'écu d'or valait dix livres ; mais l'écu d'argent et l'écu de compte dont il est question ici en valaient trois ; 500 écus faisaient donc 1500 livres.
- Lignes 33, 78 : «*en Alger*» : au Moyen Âge, on employait «*en*» devant les noms de ville ; l'usage se maintint au XVII^e siècle, devant une voyelle.
- Ligne 36 : «*de la façon*» : l'article est employé comme démonstratif (comme dans «de la sorte»).
- Ligne 37 : «*aviser*» : «prendre une décision» - les «*fers*» : qu'on imposait aux prisonniers aux poignets et aux chevilles.
- Ligne 50 : «*sens*» : «bon sens».
- Ligne 60 : «*dans le pas d'un cheval*» : «sur la route».
- Ligne 71 : «*hardes*» : «vêtements», sans aucun sens péjoratif ; il semble qu'il s'agisse de ce que peut porter une seule personne sous forme de paquet - «*manne*» : «panier d'osier plus long que large où l'on met le linge, la vaisselle» (Littré).
- Ligne 79 : «*si tu manques à*» : «si tu ne réussis pas à».
- Ligne 80 : «*amitié*» : «affection».
- Ligne 107 : «*ni à la mort ni à la vie*» : «ni vivant, ni mort», «ni dans ce monde, ni dans l'autre».
- Ligne 111 : «*requérir*» : se disait pour «quérir» (= demander) mais avec l'idée qu'on demande parce qu'on en a le droit.

Commentaire

On trouve une scène semblable dans un canevas de Flaminio Scala (*"Il capitano"*) et, surtout, dans *"Le pédant joué"*, pièce de Cyrano de Bergerac où la galère turque se trouvait sur la Seine ; où il y avait des allusions à l'actualité ; où les plaisanteries étaient un peu grosses parfois. Molière supprima ces éléments. Par contre, il orchestra un thème sentimental (il est habile, de la part de Scapin, d'évoquer, lignes 22-23, la douleur du jeune homme, cause indirecte de son malheur ; il introduisit les jeux de scène du début (Scapin feint de ne pas voir Géronte) et de la fin (la bourse tendue mais non donnée) ; de ce fait, la scène est très animée, commençant et finissant sur un mouvement allègre. Surtout, Molière exploita mieux que Cyrano la répétition comique de la question inutile et qui tourne dans le vide : «*Qu'allait-il faire dans cette galère?*» qui marque la détresse et l'entêtement avaricieux du vieillard, avec une variation du ton à chaque occasion, et qui est demeurée célèbre. C'est un de ces «mots de nature» qui nous permettent de mieux saisir encore le rapport entre le côté mécanique de la farce et la vie réelle. Déjà, la première fois qu'il échappe à Géronte, il est une révélation psychologique pleine de naturel. Mais il est répété jusqu'à quatre fois ; nous quittons alors la vraisemblance pour tomber dans la farce. Si la répétition n'est pas vraisemblable, elle trahit néanmoins une vérité profonde.

Dans cette scène où s'unissent le comique de farce et le comique de caractère, c'est avec une grande vérité que Molière esquissa, dans ses traits dominants, le caractère du vieil homme ; on le voit y aller de vertueuses indignations contre les Turcs, et manifester de successives réticences (les «*hardes*», la confusion des chiffres, la bourse) qui révèlent bien son avarice.

Le «*fourbe*» qu'est Scapin est ici en pleine action. On remarque son habileté et sa psychologie ; ainsi, confiant en la stupidité de Géronte, il joue beaucoup plus avec lui qu'avec Argante.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca